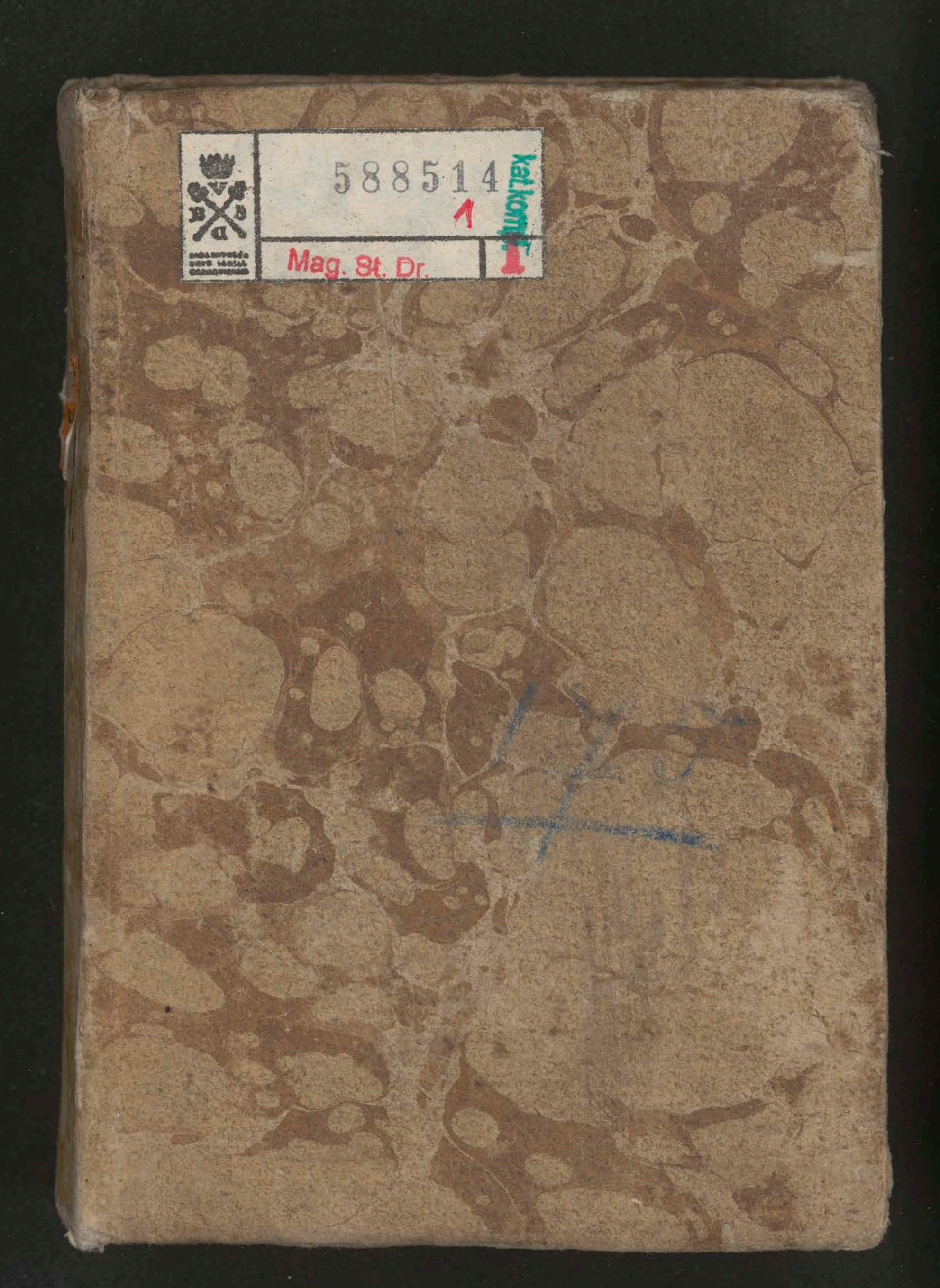
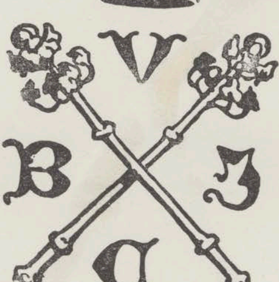
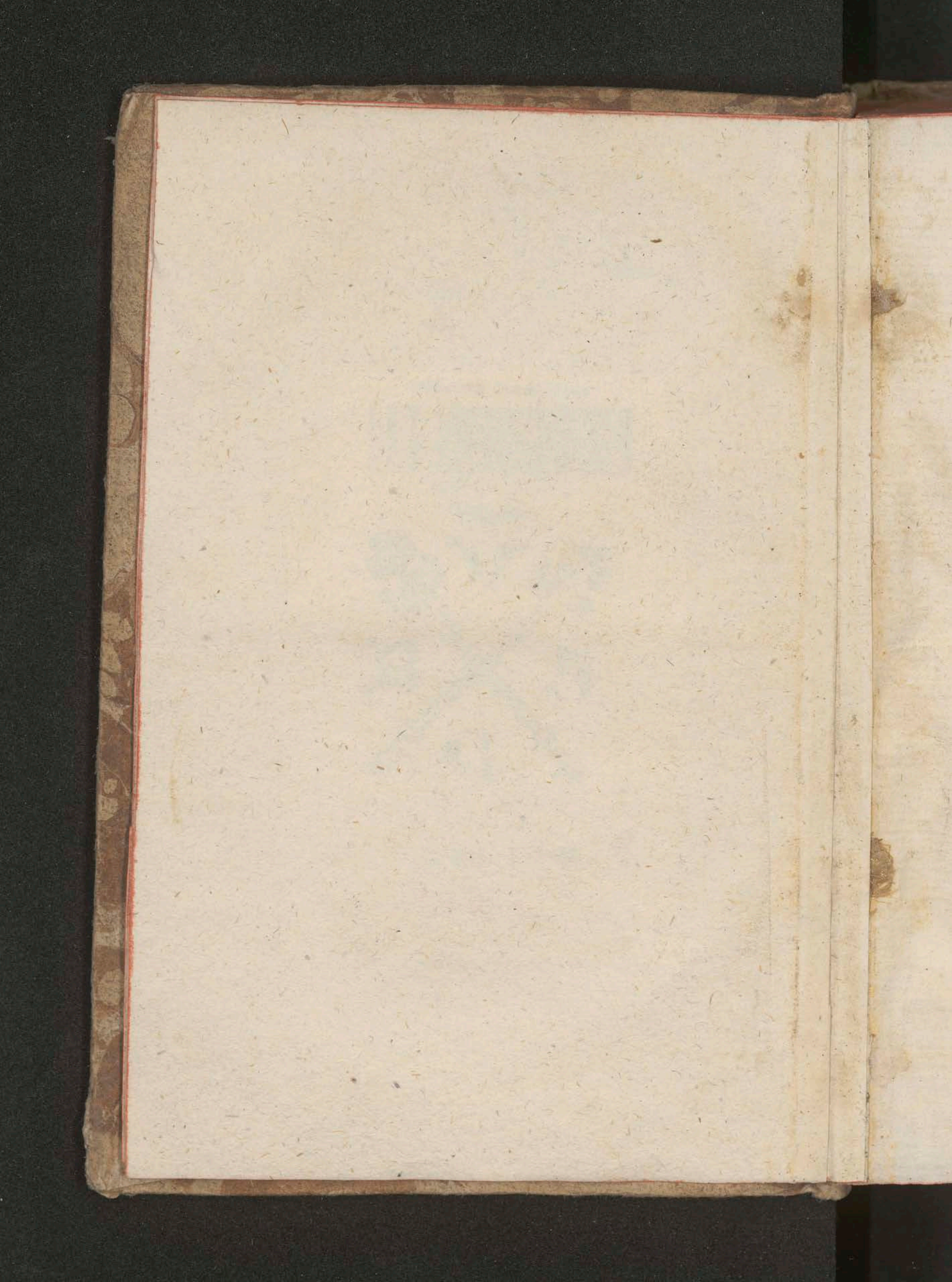




Biblioteka Jagiellońska
stdr0003542



V
B
J
D



[Mercier L. S.]

TABLEAU

DE

PARIS.

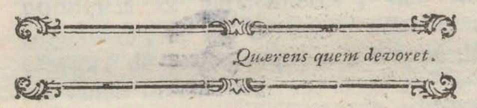
TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

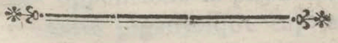


Quærens quem devoret.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXII.



PRÉFACE.

JE vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monumens, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque capitale.

Beaucoup de ſes habitans ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue* ;

j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été possible ; je l'ai peint sous plusieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il est sorti de dessous ma plume, à mesure que mes yeux & mon entendement en ont rassemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaison donnera peut-être au lecteur une envie secrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il restera encore beaucoup plus de choses à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'observations à faire que je n'en ai faites ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui se permettent d'écrire tout ce qu'ils savent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impossible d'exposer tous les contrastes de la grande ville ; contrastes rendus plus saillans par le rapprochement.

Quand on a dit, *c'est l'abrégé de l'univers*, on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'esprit & la sottise de ses habitans, leur mollesse & leur invincible caquet; contempler enfin l'assemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des loix particulieres, mais qui sont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Supposez mille hommes faisant le même voyage: si chacun étoit observateur, chacun écriroit un livre différent sur ce sujet, & il resteroit encore des choses vraies & intéressantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer, c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir; mais l'époque aussi en est trop récente, pour que ce que j'ai dit puisse être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que

tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre: c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On adopte quelques modifications; elles ne s'accordent

pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnemens ſe gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une profeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

JE dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plû à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages, cette ſuite

formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſultat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles où il ſe perd.

J'OSE croire que, dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit, ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout écrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment ; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

SI, en cherchant de tous côtés ma-

tiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la misere hideuse que l'aisance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Parisien, que l'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des administrateurs modernes, & déterminera la généreuse compassion de quelques ames actives & sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion ; & si elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

TOUTE idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invisible, qu'on peut comparer au germe physique des plantes qui, long-tems foulées aux pieds, croissent avec le tems, se développent & s'élevent.

JE sais que le bien sort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse & corrompue doit s'estimer heureuse, lorsqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans son

ſein peu de grands crimes ; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déjà beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie pariſienne eſt peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra-comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles ; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt ; de-là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les tems. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sau-

vages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même tems qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer, en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non-propriété*? Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la vue du ciel & de la campagne, rien de tout cela n'exiſte pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différens états de la vie; là, la tête

tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité; les deſirs deviennent plus vifs; les ſuperfluités ſont des beſoins; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

ENFIN, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit; l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale.



TABLEAU

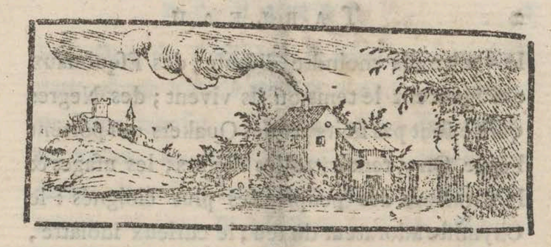


TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général.

UN homme à Paris qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois qui ſe font ouvrir

le ventre à la moindre dispute; des Esquimaux qui ignorent le tems où ils vivent; des Negres qui ne sont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages & le caractere des peuples les plus éloignés : le Chymiste adorateur du feu; le curieux idolâtre, acheteur de statues; l'Arabe vagabon, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oisifs, sont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan, qui donne des remedes aux pauvres; & sur le même pallier, un usurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y sont pas rares, ainsi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuse Babylone se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit respirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art; l'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particu-

lier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la canelle, le ſucre, le café ; les productions les plus lointaines viennent ſe mêlanger ; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédiens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la Nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde ! & comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de-là naît peut-être, ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien ; cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau ces vibrations qui enfantent la penſée ; les yeux perpé-

tuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien. Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant ; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante, toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent, les mêlent ; l'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature. Par-tout la ſcience vous appelle & vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

Trop impatient pour vous livrer à la prati-

que, voulez-vous voir la théorie ? les Profesſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent ; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ? admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale : aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'Epicier ſon voiſin, vend pour cent écus par jour, en différens détails, qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux

marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

NON, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfans aſſurée, avant qu'ils ſoient nés; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

UN caroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé; voici qu'un pauvre, couvert de haillons, tend la main à un équipage doré où eſt enfoncé un homme épais, qui retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd; une appoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tan-

dis qu'il refusoit de légers secours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

QUE de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contrastes frappans, pour qui sait voir & entendre !

LA prodigieuse consommation de huit cent mille hommes entassés & vivant sur le même point, parmi lesquels il y a deux cent mille gourmands ou gaspilleurs, conduit au premier raisonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une si grande confusion de choses. Il laisse appercevoir ce que peuvent de sages loix ; combien elles ont été lentes à se former ; quelle machine compliquée & simple est cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup - d'œil les moyens de la perfectionner sans gêner cette liberté honnête & précieuse, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie ; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle ; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main on ſaiſit ſur une feuille volante, l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave & d'une bataille ; d'un Viſir étranglé, & d'un nouvel académicien ; enfin juſqu'au Singe & au Perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, l'on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers ; & l'homme qui ayant des

habits & des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris; *les Greniers*. Comme dans la machine humaine, le sommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe pensant; ainsi dans cette capitale, le génie, l'industrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, se forme en silence le peintre; là, le poëte fait ses premiers vers; là, sont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs assidus des merveilles de la Nature; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers; là, se méditent tous les chefs-d'œuvres des arts;

là, on écrit un mandement pour un Evêque; un discours pour un avocat général; un livre pour un futur ministre; un projet qui va changer la face de l'État; la piéce de théatre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot, s'il voudroit quitter son logement, pour aller demeurer au Louvre, & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célébres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Émile, pauvre, fier & content: lorsqu'ils en descendent, les écrivains perdent souvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient, lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspectives. Greuze, Fragonard, Vernet, se sont formés dans des greniers; ils n'en rougissent point, c'est là leur plus beau titre de gloire.

QUE le riche escalade ces hautes demeures, pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile quoiqu'il soit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puisqu'il a fait le voyage,

qu'il frappe à la porte voiſine. . . . Oſera-t-il entrer ; les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens ; il verra des enfans nuds qui manquent de pain ; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien, tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné rétentit ſous ces toîts entr'ouverts & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit ; la langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, ſe couche fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte, ce qui auroit ſuffi à l'en-

tretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'ÉCRIVAIN est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible ; il a vu de près la misere de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on apelle opulente & superbe ; il en conserve le sentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause ; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire quand on ne l'a point partagé ?

CHAPITRE III.

Grosseur démesurée de la Capitale.

VU politiquement, Paris est trop gros : c'est un chef démesuré pour le corps de l'Etat ; mais il feroit plus dangereux aujourd'hui de couper

la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui, une fois enracinés ſont indeſtructibles.

—

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu ; auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y apelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins, ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune : enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef ; on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où régnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le ſeroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée avant qu'ils

puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive, car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere: ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la légiſlation, intitulé *de l'eſtomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre; telle eſt l'étendue de la capitale: on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent? Conſervez donc l'énorme loupe puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique; d'ailleurs..... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui ſera toujours chere à un gouverne-

ment, dont la tête est aussi disproportionnée que la capitale l'est au royaume.

CHAPITRE IV.

Physionomie de la grande ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris physiquement ? Montez sur les tours Notre-Dame ; la ville est ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui est tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle est bâtie de craie, & qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le sommet pointu des clochers ; on voit comme un nuage qui se forme au dessus de tant de maisons, & la transpiration de cette ville est pour ainsi dire sensible.

LA riviere qui la partage, la coupe presque régulièrement en deux portions égales ; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté du Nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monumens, de ses curiosités en tout genre ; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractere de ses habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignones*. C'est au moral que je me suis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général, est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid ; l'eau de la Seine est légérement purgative ; & l'on dit proverbialement, *qu'elle sort de la cuisse d'un ange*. La fibre y est molle & détendue, l'épaisseur de l'atmosphere en relâche le ton, & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le Faux-bourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple ; & le quartier le plus mal sain est le quatier de la Ciét.

Pourquoi cette superbe ville n'est-elle pas située

ſituée au lieu où eſt Tours ? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population : placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

SES environs ſont variés, charmans, délicieux ; c'eſt la Nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

MAIS on ne ſauroit auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules

peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable !) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu récompenſés, & par un Prince qui d'ailleurs paſſe pour humain.

LES Princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres ; de ſorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondemens de la ville ; de là les conca-

vités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers ; elles portent ſur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excités enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

TOUT le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions, en conſidérant cette grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires ! Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque ſous nos pieds.

CHAPITRE VI.

Où est le Gouvernement féodal ?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la groſſe ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau, lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux, la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la ſolitude, & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition naturelle y a trouvé ſon compte ; elles ont brillé

près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autre reſſource que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent ; l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan ; le Monarque a mis à profit cette tendance de la nobleſſe, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

LES héritages de l'antique nobleſſe ſont donc

venus ſe métamorphoſer à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages ſomptueux. Le dépériſſement de l'agriculture s'eſt fait ſentir; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a ſouffert : mais ſi les intérêts du corps politique ont reçu des dommages conſidérables par l'établiſſement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges; ils ont joui de tous les arts raſſemblés, de toutes les reſſources, & les plus promptes; de toutes les commodités, & les plus douces; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la Nature, affermir la joie, la ſanté & le bonheur.... Quelques particuliers; mais la nation en gros!....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philoſophe.

C'EST dans les grandes villes que le philoſophe lui-même ſe plaît, tout en les condamnant; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa

médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs ; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences ; la diverſité des objets fournit à ſon génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres ; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté & de courage, & j'étois alors très-robuſte, je goûtois beaucoup le ſyſtême de Jean-Jacques Rouſſeau : je me promenois en idée dans une forêt, ſeul avec mes propres forces, ſans maître & ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux ; je n'avois pas

peur des frimats; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland; la chaleur de mon ſang rejettoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée : là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minutie, de politique fine & verſatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois ſans offenſer les loix, & je ſerois heureux, ſans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun Être.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiariſé à vingt-ſept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus pluſieurs ſortes d'idées, de plaiſirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie, & amolie par les arts, je trouvai le ſyſtême de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piéce d'argent, que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier; je fus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuiſinier qui me faiſoit

manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piéce de théatre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

ALORS je vis les sociétés sous un autre jour, & je me suis dit : il y a moins de servitude & de misere à Paris, que dans l'état sauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'est-à-dire, dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie..... Je pensois cela ; attendez, lecteur, jusqu'à la fin du livre, pour savoir si je pense encore de même.



CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table ; à droite, qu'il eſt un aigle, à gauche, qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe ; d'un côté qu'il étoit inconteſtable, de l'autre, qu'il étoit abſurde : les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

MAIS ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation, à Paris, eſt perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un

coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reſte pas long-tems ſur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines, toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible, mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif : les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels ; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée ; les reflets, au moral

comme au physique, se prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de se promener, pour ainsi dire, au milieu des pensées diverses de ses voisins ; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas, répond à sa propre pensée, & n'en répond que mieux : le geste au lieu du discours est quelquefois remarquable ; mille faits particuliers suppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoissance des hommes & des choses s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

Paris représente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le suffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : que de fatigues pour être loués de vous,

ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Asie le desir de les intéresser ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers.

Les trois hommes qui ont de mon tems occupé le plus constamment l'attention des Parisiens causans, sont le Roi de Prusse, Voltaire, & Jean-Jacques Rousseau. Il est incroyable le nombre d'admirateurs justes & passionnés qu'a obtenu le premier par ses victoires, par sa législation, par ses talens spirituels. J'avoue que je suis à la tête de ces admirateurs, & que depuis César, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il sait être constant dans son estime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite son hommage. Quel exemple pour celui qui sera jaloux d'obtenir les mêmes suffrages ! le Parisien offre de la politesse & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réserve son admiration & son respect pour le

monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de ſouverains à la gloire ; mais c'eſt au tems qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouiſſances.

UN Citadin riche trouve à ſon réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde, & pour quelques piéces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huitre verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant, qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa

douce oisiveté ? le peintre lui apporte son tableau ; les spectacles lui offrent leur musique, leurs drames, leurs assemblées brillantes. Il faut qu'il soit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ses amusemens ; il est des ouvriers de sensualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui savent rafiner des plaisirs déja jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui sous prétexte de se perfectionner dans quelque art, ose visiter sans Mentor & sans ami, cette ville de séduction. Les piéges de la débauche qui usurpe insolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que son simulacre ; le mensonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité sont substitués aux accens du cœur, aux flammes du sentiment ; le plaisir est vénal &

trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuse, sera heureux s'il ne perd quelquefois que sa santé ; si échappant à la ruine de ses forces, il ne va pas grossir le troupeau de ces ames sans vigueur & sans nerf, qui ne sont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainsi tout est compensé ; & pour acquérir des connoissances rares ou neuves, il en coûte cher qand on veut toucher *à l'arbre de la science.*

Il y auroit une piéce de théatre très-morale à faire, *le Pere de province.* Un malheureux pere, souvent abusé par une perspective décevante, combat mollement les desirs de son fils, lui ouvre la route de la capitale, séduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le saisir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il se complaisoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maison paternelle, il les aura oubliés ou brisés,

parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds font si lâches qu'ils n'y existent plus, ou qu'ils y sont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

MAIS c'est à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle; car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maison où vous entrez.

O jeune homme! tandis que ton visage est frais, vas caresser la fortune; elle est femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : si tu attends plus tard, tu ne seras point favorisé.

MAIS il y a une si grande presse dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux! ils

ſe coudoient & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux ; à peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole ; auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance, & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Eſprit raffiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la capitale, vraiment trop de ce qu'on appelle eſprit. On juſtifie tout, & le vice même. Notre malice, c'eſt-à-dire, le raffinement de nos paſſions, l'art de les juſtifier, auroit-elle pour meſure l'étendue donnée à notre faculté de penſer ? Notre raiſon perfectionnée nous apprendroit-elle en même tems à perfectionner le vice ? Ne nous ſervirions-nous pas d'une logique ingénieuſe pour voiler l'artifice & le progrès de nos goûts intéreſſés ? Ne de-

viennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces ſubtilités ? Quoi ! la ſcience ſeroit accompagnée d'un poiſon ſubtile ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la ſcience vraie eſt bonne ; il y en a de fauſſes, & ce ſont celles-là qui excitent la cupidité ; il en eſt d'innocentes dans les ſiecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts ? Hélas !

TANDIS que l'imagination cherche & invente, ſe conſume dans ſon vol actif & ſoutenu, tandis que le bon ſens médite, calcule, que l'eſprit de ſagacité perfectionne..... c'eſt donc pour que l'indolence jouiſſe dédaigneuſement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA eſt bien triſte à penſer. Quoi ! tout eſt fait pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif ! Quoi, c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles

enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la besace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & sacerdotales, se donnent à ceux qui ont de l'argent : ainsi la distance qui sépare le riche du reste des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus insupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent ; la haine s'envenime, & l'Etat est divisé en deux classes, en gens avides & insensibles, & en mécontens qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviser & subdiviser les fortunes, servira merveilleusement l'Etat & la population. Telle est la pensée féconde de Montesquieu, revêtue de cette expression si heureuse : *en tout endroit où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage.*

LES richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout Etat où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau, eſt tranquille, fortuné, & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre Etat porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle; l'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere, mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés faute de quelques piéces d'argent! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

RIEN ne me fait plus de plaiſir que de voir

l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens immenses que son pere avare & dur avoit amassés. Car si le fils étoit avare comme le pere, à la troisieme génération le descendant posséderoit dix fois la fortune de son bisaïeul, & vingt hommes de cette espece engloberoient toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenses, accumulées sur quelques têtes. Cette funeste inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de ressemblance avec une guerre civile, elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle est cachée, & aux autres un orgueil intolérable qui devient cruel. Tout Etat qui favorisera par ses loix cette injuste disproportion, n'a qu'à étendre son code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vastes prisons. Tout Etat, au contraire, attentif à diviser les héritages, à faire descendre le suc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500

arpens de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'Etat ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique, mais n'en seroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne sais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plu-

part des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

Les dépenses qu'entraîne le luxe, & la manie des superfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement pour parer aux frais de représentation.

Affaires, embarras, servitudes, projets, tout cela se lit sur les visages. Dans une société de vingt personnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naissent de la modération des desirs: on ne la connoît plus; on tombe dans la réserve, de là dans la sécheresse, & l'abus de l'esprit vient encore rétrécir les cœurs. Les visages voudroient se montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'est dans des parties obscures & secretes où l'on est seul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y est quelquefois distrait, jamais heureux.

CHAPITRE XVII.

Besoins factices.

CE n'est pas l'or qui pervertit une nation ; il est pur & innocent chez un peuple où regne la simplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaisirs.

LORSQU'ON voit avec quelle fureur l'homme se précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui est offert, à quel point il est devenu ardent pour ces prétendues jouissances dont nos aïeux se passoient si bien, combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il est devenu superbe & dédaigneux pour tout ce qui n'est pas orné de ce brillant superflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet, on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne absolument en ridicule la vertu, la raison, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville n'oublie tout-à-fait sa propre dignité,

& ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune ; pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la Nature.

CHAPITRE XVIII.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *bourg*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde : le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir : ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

LE Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques ; poiſon moral qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique ; on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſiflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le Régent ayant bouleverſé toutes les fortunes il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand, mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit

bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied, point de trottoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'Etat ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence cruelle pour ces ſortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *Si j'étois Lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

QUE l'on diſe à un tranquille habitant des Alpes qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain, il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera faire entrer dans ſa mémoire l'image de cette barbarie.

LE petit peuple eſt mou, pâle, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil que ce ne

ſont pas-là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes, il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe ; ce n'eſt que le Républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſerve l'énergie des ames & ſoutient le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuſes des Etats tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé, mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'inſolence du peuple ſera toujours le gage de ſa franchiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir comme à Londres ;

ſe battre à coup de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licentieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage, & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle ſe met à genoux devant ſon chef; c'eſt un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue, qu'on ne voit que des gens qui ſe noient dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tui-

leries ou de l'allée du Luxembourg, sont des anti-anglicans qui ne parlent que de faire une descente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, & qui, quoique jugés souverainement ridicules, n'ont guere sur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

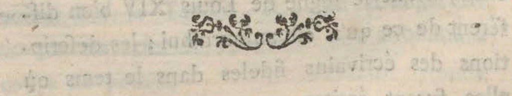
Nous ne pouvons à Paris ni parler ni écrire, & nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous : il ne nous est jamais arrivé, au milieu de ces applaudissemens donnés à la guerre civile, de faire un retour sur nous-mêmes : mais le besoin de parler entraîne le Parisien, & les premieres classes comme les dernieres, sont soumises à des préjugés déplorables & honteux.

Le Parisien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV bien différent de ce qu'il est aujourd'hui ; les descriptions des écrivains fideles dans le tems où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui : il a de l'esprit & des lu-

mieres; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit : *Je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabriolet, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.



CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon ; car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population, a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf & vingt-mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent égaler en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ ; ce qui, selon le même observateur, paroît donner une population de

fept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hivers augmentent cette mortalité. Elle s'eft trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'APRÈS les mêmes obfervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-feulement dans la proportion des naiffances des mâles, mais encore confidérablement au-delà de ce rapport; car fur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris; ainfi la différence eft d'un neuvieme entre le fort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes* & *l'enfer des chevaux.*

IL y a des jours qu'il fort des portes de la capitale troiss cent mille hommes à épaiffes colonnes, dont foixante mille en équipages ou à cheval; il s'agit d'une réjouiffance, d'une revue, d'une fête publique, fix heures après cette foule immenfe fe diffipe; chacun retourne chez foi : la place dont les limites étoient fer-

rées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-champ, toute la ville ſort, quelque tems qui faſſe: c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſalon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui

étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les Monarques François appellent la capitale *notre bonne ville de Paris*: c'eſt une bonne vache à lait.

La cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens; elle les appelle *les grenouilles*: que diſent les grenouilles, ſe demandent ſouvent les princes entr'eux? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Genevieve, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence: en effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte: l'alégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. On prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de

la capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin dans certaines circonſtances de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoye des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'alégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites, la clôture n'en eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la

capitale ; encore un peu, Seve y touche ; & si l'on prolonge d'ici à un siecle jusqu'à Versailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté des Picpus à Vincennes, voilà pour le coup une ville plus que Chinoise.

CHAPITRE XX.

Voisinage.

ON est étranger à son voisin, & l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville sans se connoître ni se rencontrer : votre adversaire, votre ennemi sera comme invisible pour vous : car en entrant dans une maison, vous saurez d'avance s'il y est ou s'il n'y est pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais sa face ; aussi les parens les plus proches, quand ils sont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, sont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, Bénédictin. Monſieur Deſlandes, auteur de l'*hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages. Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deſlandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence : M. Deſlandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui ; il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deſlandes, & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſonnez avec une juſteſſe infinie ; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

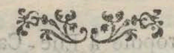
On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de Fran-

çois-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une visite à ce grand poëte, sous un nom supposé ; mais Fréron ne prit pas sur lui-même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecossaise.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immense ville ; il redoutoit ses sarcasmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris, & la rencontre que plusieurs plaisans attendoient & provoquoient n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire, & ne le voyant plus on l'oublie.

L'animosité est passagere ainsi que l'amour ; & les passions en général, soit en bien soit en mal, n'y ont pas ce caractere de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.



CHAPITRE XXI.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

LA consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une statue dans l'Hôtel-de-ville; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entasse en piles hautes comme des maisons (1), va disparoître dans l'espace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs; il sera mesuré, porté, scié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois ce qui composoit le domestique, se chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme de chambre a sa cheminée, le précepteur a sa cheminée, le maître-d'hôtel a sa cheminée, &c. (2).

Ceux mêmes qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas pour cela, même en pré-

---

(1) La Gazette ecclésiastique s'est imprimée longtems sous une de ces piles; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguisés en scieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole sur la fin de sa vie n'osoit sortir, dans la crainte d'être écrasé par la chûte d'une cheminée; il ne songeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

sence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie.

CHAPITRE XXII.

Crainte fondée.

QUAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

IL est bien sûr que chaque Parisien n'aura

désormais du pain que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine; ils meurent par degrés, & non tout à coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfans; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries, & à édifier des deſſerts; cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXIII.

Caractere politique des vrais Parisiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance royale par des saillies épigrammatiques, punissent leur Monarque ou l'absolvent par le silence, ou par des battemens de mains, lui refusent le *vive le Roi*, s'ils sont mécontens, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact qui ne se dément jamais; la halle fait la réputation des souverains; & le philosophe après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

LES Parisiens semblent avoir deviné par instinct qu'un foible degré de liberté de plus, ne valoit pas la peine d'être acheté par une

continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille, il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix; beaucoup de villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général il eſt doux, honnête, poli, facile à conduire, mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe; il eſt dupe, un peu volontairement; & je crois aſſez le connoître, pour affirmer que ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible; ſouvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des bons mots; il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il s'en dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

CHAPITRE XXIV.

Mon grand Pere.

JE ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'Académie françoiſe le jour de la Saint-Louis, je me dis : il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majeſté, & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint-Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe ;

& si elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en disant à la cour du mal des philosophes. Passe pour cela, les philosophes s'en moquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui sait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot ; & l'on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles ; elles étoient si loin de vous, que malgré votre esprit, vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins barbares que du tems de Charles IX ; mais voilà beaucoup de gagné en si peu de tems !

CHAPITRE XXV.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à

six

ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'HUMBLE vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſes, & échappe comme par miracle: elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée qu'ils éclabouſſent retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidens, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la cataſtrophe du 28 Mai 1770, occaſionée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue; unique paſſage ouvert à l'affluence prodigieuſe du peuple qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri ou le jour même, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu de droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleusement le riche, n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'administration roulent carrosse, & dédaignent conséquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend presque toutes les rues périlleuses : quand un homme qui a un peu de crédit est malade, on répand du fumier devant sa porte pour rompre le bruit des carrosses ; & c'est alors sur-tout qu'il faut prendre garde à soi.

Jean-Jacques Rousseau renversé en 1776 sur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, resta sur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des paysans, & reconduit chez lui boiteux & souffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit

l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui : *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprit le philoſophe ; & il congédia le domeſtique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le Commiſſaire ſi c'eſt la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue, & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes, & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XXVI.

De l'air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue ; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus

indifférent. Des rues étroites & mal percées; des maiſons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poiſſonneries; des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée, ſont cauſe que les habitans du raiz de chauſſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices: elles

couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades sont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en ressentent, & perdent ainsi leur agrément. Aucun soin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalieres & de l'argent qu'il donne.

On sait que les végétaux tendent à conserver l'athmosphere dans un état de salubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres ; pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuse se fait sentir dans presque toutes les églises ; de-là l'éloignement de beaucoup de personnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaisons sépulchrales continuent à empoisonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moisi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres sont transportés dans les cimetieres la nuit qui suit l'enterrement, & qu'il n'en reste pas un seul dans les caveaux des églises, à moins qu'ils ne soient murés ; distinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne sortent pas de la capitale ; & quand on songe que dans le cimetiere des Innocens on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes, l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'assaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air soit vicié ? Les maisons sont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption ; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de fosses d'aisances. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misere par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent

échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela, & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & mal-faisantes.

Les vuidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égoûts & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs seaux, l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux & jetés dans les fosses d'aisances. A leur ouverture l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redouta-

ble aux vuidangeurs. La mite, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville ! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles ! Mais n'arrêtons pas plus long-tems les regards du Lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

Les belles & neuves expériences faites ſur la décompoſition & la recompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

Il n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracles de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la ſanté des

citoyens! La force des générations futures, & conséquemment celle de l'Etat, n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

CHAPITRE XXVII.

Détermination de l'habitude.

SI l'on me demande: comment reste-t-on dans ce sale repaire de tous les vices & de tous les maux; entassés les uns sur les autres; au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides; parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égoûts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon; au milieu des parties arsénicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans cesse des atteliers, où l'on tourmente le cuivre

& les métaux ; si l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide est si épais, qu'on en apperçoit & qu'on en sent l'athmosphere de plus de trois lieues à la ronde; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maison ; comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces prisons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à son joug, il les verroit guidés par le seul instinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un sol libre, embaumé par le parfum des fleurs ? Je répondrai que l'habitude familiarise les Parisiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faisantes & la boue infecte.

ENSUITE l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les spectacles, les consolent de la perte de la santé. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines s'épaississent, se coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danser Vestr-Allard ? On n'a plus besoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre espace que celui qui sépare les trois spectacles.

Les Parisiens ne sont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux paysans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux ils regardent le soleil sans admiration, sans reconnoissance, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies est même une distinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies ; on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches se sont brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; la clarté du jour est une clarté ignoble ; c'est un peuple de morts, qui n'existe que dans des sallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XXVIII.

Chambres garnies.

Un Boyard vient habiter une mansarde sur le Palais-royal, & un Moscovite se loger dans un entre-sol écrasé à un prix exorbitant ; un Staroste & un Helvétien se partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenètres où ſifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe: on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont faits une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes, & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers: quiconque n'a pas fait des lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrète la voracité des huiſſiers: il ſort de la chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias: *omnia me cum porto.*

On ne paie point de capitation perſonnelle-

ment dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paie, & vous fait payer en conséquence : il faut donner son nom sur des régistres qui vont à la police ; elle sait bien ce qu'on en fait.

L'ENLÉVEMENT des particuliers se fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de si près ; quand quelqu'un est arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous que c'est un voleur ; & comme la personne est non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le soir même, & sa mémoire est ensevelie pour jamais.

IL y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre est considérablement diminué. Le prix des chambres garnies est fort inégal ; vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera six fois plus près le Palais-royal.

CES malheureuses créatures qui, au sortir des spectacles, vous arrêtent sur le pavé, & vous

pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête, de ſorte que ce loyer tenaiſſant les écraſe. Elles ne peuvenr ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt defendu de louer à des femmes proſtituées, & ſans elles néanmoins la moitié des appartemens ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XXIX.

Fiacres.

Ces miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales, & ont appartenu à des Princes du ſang, énorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe,

passent sous le fouet des plus impitoyables oppresseurs : ci-devant nobles quadrupedes, impatiens du frein, traînant l'équipage superbe, comme un fardeau léger, maintenant malheureux animaux, tirant le nerf humide de pluie, dégoûtans d'une sueur sale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour, sous le poids des courses que le public leur impose.

Ces voitures hideuses dont la marche obscure est si traînante, servent quelquefois d'asyle à la jeune fille échappée un instant à la vigilance de ses argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converser avec son amant, sans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carrosses de Londres, d'Amsterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agonisans.

Quand les fiacres sont à jeûn, ils sont assez dociles; vers le midi ils sont plus difficiles; le soir ils sont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent sont jugées chez les Commissaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers sont ivres, plus ils fouettent

leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

IL s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme il y a quelques années ; les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy où étoit alors le Roi, pour lui préſenter une requête. La cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre repréſentans de l'ordre furent mis en priſon, & on envoya l'orateur à Bicêtre, avec ſon papier & ſa harangue.

RIEN de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues : vous avez le nez caſſé, ou une contuſion au bras ; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

LES fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*,

ticuliere. Dès qu'ils sont hors les barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns sont d'une complaisance extrême, les autres sont emportés, insolens ; il est plutôt fait de les appaiser avec quelques sols de plus, que d'aller demander justice ou de se la faire soi-même ; & c'est le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque chose dans la voiture, comme elle est numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous est ordinairement rendu.

La commodité & la sûreté publique exigeroient que les fiacres fussent moins sales, plus solides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt considérable de vingt sols par jour pour rouler sur le pavé, empêchent les réformes les plus desirables.



CHAPITRE XXX.

Porteurs d'eau.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſeaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà : la voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

QUAND la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble : on ne ſait trop ce qu'on avale, mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac pour quiconque n'y eſt pas accoutumé ; les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

„ L'ON a vu ſous le coſtume pénible & la-
„ borieux d'un porteur d'eau, un homme forcé
„ par le beſoin de la pauvreté de dépoſer la
„ décoration ſtérile dont la patrie avoit ho-
„ noré ſes ſervices, chercher l'aliment & le
„ ſoutien de ſes jours dans ce métier rude &
„ abject. Il expira il y a quelques années de
„ froid & de miſere, entre les compagnons
„ groſſiers de ſon travail journalier, inconnu
„ de ceux dont l'horrible indigence l'avoit
„ rendu l'égal, & après avoir confié ſon ſecret
„ au miniſtre de la religion, qui recueillit ſes
„ derniers ſoupirs". *Voyez le Babillard*, T. I, pag. 75.

CHAPITRE XXXI.

Le Pont-neuf.

LE Pont-neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain; le centre du mouvement & de la circulation: le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que pour rencontrer les

personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les Mouchards se plantent là, & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup-d'œil est plus beau de dessus le Pont-royal; mais il est plus étonnant de dessus le Pont-neuf. Là, les Parisiens & les étrangers admirent la statue équestre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre poursuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint Pierre*, disoit le mendiant, *au nom de Saint Joseph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom de son *Divin Fils*, au nom *de Dieu*: arrivé devant la statue de Henri IV, *au nom de Henri IV*, dit-il: le poursuivi s'arrête *au nom de Henri IV?* tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV & de Louis XIV: combien le premier? Six

francs, dit le vendeur ; & l'autre, le vendez-vous de même ? ---- Je ne les ſépare point, Monſieur ; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

ON croit dans les provinces qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jeté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore : c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

GASTON d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

AU bas du Pont-neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les Colonels, qui les revendent au Roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux ; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promenent les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui sont à considérer la Samaritaine & son carrillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles uu sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'est de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de Héros, qui feront la gloire de l'Etat & du Monarque : ces Héros coûtent au bas du Pont-neuf trente livres piece. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant, les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui

n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du Colonel & des Officiers-Recruteurs.

CES Recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

CES Recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces Recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence.

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.

J'AI vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines ; puis le vers a diſparu ſans qu'aucun

des enrôlés ſous cette deviſe l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« IL étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille
» gigantesque & l'ampleur de ſes habits; monté
» ſur un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée
» d'un panache éclatant, figuroit avec la tête
» royale de Henri IV; ſa voix mâle ſe faiſoit
» entendre aux deux extrêmités du pont, aux
» deux bords de la Seine. La confiance publi-
» que l'environnoit, & la rage de dents ſem-
» bloit venir expirer à ſes pieds; la foule em-
» preſſée de ſes admirateurs, comme un torrent
» qui toujours s'écoule, & reſte toujours égal,
» ne pouvoit ſe laſſer de le contempler; des
» mains ſans ceſſe élevées imploroient ſes re-
» medes, & l'on voyoit fuir le long des trot-
» toirs les Médecins conſternés & jaloux de
» ſes ſuccès. Enfin, pour achever le dernier
» trait de l'éloge de ce grand homme, il eſt
» mort ſans avoir reconnu la faculté ».

Un Anglois, dit-on, fit la gageure il y a cinq ans, qu'il se promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres à vingt-quatre sols piece, & qu'il n'épuiseroit pas de cette maniere un sac de douze cents francs qu'il tiendroit sous son bras. Il se promena criant à haute voix : *Qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre sols ? Je les donne à ce prix :* plusieurs passans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin leverent les épaules, en disant : *Ils sont faux*, *ils sont faux.* Les autres souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, & dit aux spectateurs : *Allons, je risque trois pieces de vingt-quatre sols par curiosité.* L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du Pont-neuf s'usent visiblement vers le milieu & en peu d'années, sous

les pieds des innombrables passans. Elles deviennent glissantes, & l'on est obligé de les renouveller.

DES marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.

CHAPITRE XXXII.

Pont-royal.

ON jouit sur le Pont-royal du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue suite de superbes hôtels. Les deux quais de l'Isle-du-palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perspective.

L'ENTRÉE par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à mesure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où se pré-

ſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le Pont-Saint-Michel, le Pont-au-change, le Pont-Notre-Dame & le Pont-Marie, des gothiques bâtimens qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'eſt point pavée, & eſt toujours remplie de boue & d'immondices ! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon, & de l'autre par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part réguliérement du Pont-royal, & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des

talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtimens que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE XXXIII.

Charmant coup-d'œil.

UN coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Elyſées, dans un beau jour de Printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres, ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être

vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer, tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures: le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais le défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été: leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos mar-

chandes de modes pour métamorphóser avec une si prodigieuse diversité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a versé sur elles : elles n'ont pas besoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle est d'ignorer qu'elle le soit.

CHAPITRE XXXIV.

Boulevards.

C'EST une promenade vaste, magnifique, commode, qui ceint pour ainsi dire la ville : elle est de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard, du côté du midi, eſt le moins fréquenté; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer ; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utiles, que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE XXXV.

Nos grand-meres.

Nos grand-meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues ; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette

administration. Telle étoit la source de leurs plaisirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abusées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien exerçoient leurs facultés ; l'économie soutenoit les maisons les plus opulentes qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroissoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maisons les charmes doux & paisibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mere, devoit perpétuer la race des femmes soigneuses & attentives.

QUE nous sommes loin de ces devoirs si simples, si attachans! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes : il leur faut une dissipation perpétuelle, des liaisons à l'infini, tous les dehors de la représentation & de la vanité. Elles ne sont jamais bien

dans

dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la Nature ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE obſervation; les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient, & devenoient ſenſibles & reconnoiſſans. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrent celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion : ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſecrets qu'ils ont pu découvrir : ils ſont eſpions; & comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe, ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale; mais on les comptoit pour quelque

chose, & le domestique mouroit de vieillesse à côté de son maître.

CHAPITRE XXXVI.

Des grosses fortunes.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers de trois cents, cinq cents, sept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent cinquante mille livres sont communes.

L'OR, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja ; plus il est en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rousseau, est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand, rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se tourmentent à poursuivre des miseres : ils se font des occupations graves de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances, & ils se tourmentent en arrangeant des parties de plaisir.

ILS aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépensent en objets de luxe puéril, ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences physiques, rien pour les sciences augustes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéissent à quelque caprice ruineux, ce caprice est toujours petit, obscur & extravagant ; on cite leur immense richesse ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi, je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

PARMI ces hommes opulens, tel est déclaré humain, généreux, serviable, bon ami, dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays, & redoubler sa misere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaisance, & le projet qu'il va donner le lendemain ruinera six cents familles ; c'est un accaparement, c'est un monopole ; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

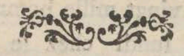
UNE province est tout-à-coup dépossédée

de ses productions. Tout est enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *spéculation*, ce qui n'est que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur est un homme poli qui parle des beaux arts. Comment oseroit-on l'appeller un *concussionnaire*? Il est vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de sa demeure. Il semble étranger au royaume, & n'exister que pour ses maîtresses & ses adulateurs.

D'AUTRES thésaurisent, & s'endurcissant à loisir, ne laissent échapper aucune parcelle de leur or entassé. En vain la misere les supplie en fondant en larmes; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres; ils sont insensibles aux malheurs d'un honnête-homme, comme à ceux de l'Etat.

PRÉFÉRER une piece d'or à la vie de son frere, de son semblable! le nommer fainéant, coquin, paresseux, pour se dispenser d'être charitable! masquer son avarice sous des prétextes faux, tandis qu'on ne se dissimule pas à soi-même sa dureté! Ah! mérite-t-on ensuite le nom d'homme?

MALHEUREUX ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter : veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil..... & pour les hommes ſes ſemblables ?..... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.



CHAPITRE XXXVII.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine, à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris eſt un objet diſpendieux : mais ce n'eſt que dans la capitale que tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talens : ce n'eſt point-là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche ?

DIX-HUIT à vingt mille hommes dînent réguliérement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils ſe rendent de

préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne ſe trompent ſur le menu. Dans cette claſſe ſont les agréables & les beaux parleurs, les muſiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & ſont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne ſavent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commeſtibles leur ſont parfaitement étrangeres : ils ne paient que le porteur d'eau ; ils ſortent de chez eux poudrés, friſés, à deux heures préciſes, & vont s'aſſeoir à des tables délicates, ayant pour paſſe-port quelques hiſtoriettes, une pour chaque maiſon, & la gazette de la veille.

Ils ſavent tirer un parti abondant du ſervice, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere ; car c'eſt un art que de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficier ; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter

les nouvelles qu'ils ont apprises le matin. Ainsi, sans rentes, sans emploi, sans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en assez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des personnes, quelqu'usage du monde, beaucoup de souplesse dans les manieres, leur suffit pour entretenir la conversation; & on ne diroit jamais à les voir le front épanoui, le visage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîner, sans la généreuse complaisance de leur hôte. Je les compare aux oiseaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte universelle, & qui ne paroissent pas la diminuer. Selon moi, rien de si honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui se présentent à leur table; & de toutes les manieres de faire usage de ses richesses, c'est sans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puisque les riches aiment l'ostentation, ils se satisfont en satisfaisant les autres.

S'ILS établissoient une table économique & sans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête nécessaire & rien au-dessus,

cela vaudroit mieux encore, & ils feroient dans le cas de renouveller plus fouvent leur complaifance ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulens, je mettrois ma volonté à donner ainfi à dîner; mais ma table feroit frugale, compofée de mets fimples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de perfonnes caufer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des *parafites*; terme injurieux & fot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïfme. Il eft tout naturel que celui qui n'a pas une table (chofe chere à Paris), aille chercher celui qui en a une toute fervie. Ce qu'on doit à l'infortune de plufieurs honnêtes gens, le plaifir d'alimenter fon prochain, d'entretenir fa fanté, invitent l'homme fenfible à partager fes mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient affez à fon bon cœur, pour aller le vifiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre fans fe caufer une indigeftion.

La terre eft la table univerfelle, dreffée par

le Créateur; & l'oiſeau, qui de ſon bec ſaiſit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans ſon nid, & un Poëte qui va dîner chez un Fermier-général, & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

HÉLAS! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préſente, & non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûri ſous ſes yeux, qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La Nature avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons diſparoître, & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrou, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance! A-t-on de l'appétit quand on mange ſeul? Et le repas fait-il le même bien que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives?

QUE ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence, qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue,

comme un mot qui offenſe l'humanité ; qu'on ne le prononce plus ſur-tout à Paris, où grace à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue, & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Monarque.

LE Roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de Deſſinateurs. Chacun dans la capitale s'évertue à faire ſon portrait : on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces ; & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur

échappent. Entendez le valet qui le déchausse, le courtisan qui le suit à la chasse, le soldat qui combat pour lui, le magistat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philosophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées ; autant de portraits différens ; personne ne lit au fond de son ame : c'est au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue & paroît plus propre à être saisi ? Le vrai caractere de Louis XV n'est-il pas encore pour nous une espece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE XXXIX.

Mobilité du gouvernement.

UN étranger à Athenes s'étant assis pour voir un ballet, apperçut cinq masques, cinq habits & un seul danseur. Qui fera, dit-il, les autres personnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un seul corps plusieurs ames. Tel est le gouvernement françois. Excellent pantomime, &

Jouant tous les états, il est successivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre; je l'ai vu même auteur pendant quatre ou cinq mois; car il fit cent brochures détestables, à la vérité; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela si l'on trouve à Paris beaucoup de personnes du caractere d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes sortes de caracteres, aimoit la représentation; & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle de bon citoyen.

CHAPITRE XL.

Espions.

QUAND le Parisien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raison. Il marche environné d'espions. Dès que deux citoyens se parlent à l'oreille, survient un troisieme qui rode pour écouter ce qu'ils disent.

C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police, avec cette différence que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour, & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin, l'épée ſur la hanche; le lendemain ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les traveſtiſſemens les plus biſarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton: il viſite le bal paré & le tripot le plus infect; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement, & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers: tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en

attendant le souper ; il a tout vu, tout entendu. Une autrefois il est orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous sollicite à vous déboutonner, il interprete jusqu'à votre silence, & que vous lui parliez ou que vous ne lui parliez pas, il sait ce que vous pensez de telle ou telle opération.

TEL est l'instrument universel dont on se sert à Paris pour pomper les secrets, & c'est ce qui détermine plus volontiers les actions des Ministres, que tout ce qu'on pourra imaginer en raisonnemens & en politique.

L'ESPIONAGE a détruit les liens de la confiance & de l'amitié ; on n'agite que des questions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainsi dire, aux citoyens la these sur laquelle ils parleront le soir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne se dira qu'à l'oreille, *il est mort ;* & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela jusqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu absolument toute idée d'administration civile & politique ; & si quelque chose pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance si déplorable, ce seroit le pro-

pos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine constamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & delà, au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE XLI.

Les Colporteurs.

LES Mouchards font ſur-tout la guerre aux Colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

ON les maltraite horriblement; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de police s'aviſoit de défendre la bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures,

chures, qui feront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place fe vengent ainfi des petites fatyres que leur élévation enfante néceffairement : on n'a point encore vu de Miniftres dédaigner ces traits obfcurs, fe rendre invulnérables d'après la franchife de leurs opérations, & fonger que la louange fera muette, tant que la critique ne pourra librement élever fa voix.

QU'ILS puniffent donc la flatterie qui les affiege, puifqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs le public eft là pour juger le détracteur, & toute fatyre injufte n'a jamais circulé quinze jours, fans être frappée de mépris.

SOUVENT les prépofés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diftribuent à des perfonnes choifies, & gagnent à eux feuls plus que trente Colporteurs.

LES Miniftres fe trompent réciproquement quand ils font attaqués de cette maniere ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre fur l'autre,

& favorise sous main ce qu'il paroît poursuivre avec chaleur.

L'HISTOIRE de la correspondance du Chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculisé, l'a enfin débusqué) mettroit dans un jour curieux les ruses obliques, & les bons tours que se jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

ON n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'histoire, que des satyres & des mensonges : l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale sur ces matieres ; les autres objets commencent à s'en ressentir, parce que les entraves données à la pensée, se manifestent jusques dans les livres de pur agrément. Les presses de Paris ne devroient plus servir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens ; les almanachs sont déja un objet trop relevé, & l'inquisition les épluche & les examine.

QUAND je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, sans l'ouvrir, que le livre contient des mensonges politiques : le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe paient point: au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux, qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité en dépit des tyrans; voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres Colporteurs qui font circuler les plus rares productions du génie ſans ſavoir lire, qui ſervent à leur inſu la liberté publique, pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaiſe humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de ſoulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

CHAPITRE XLII.

Hommes de la police.

C'EST une maſſe de corruption que la police diviſe & partage en deux : de l'une, elle en fait des eſpions, des mouchards ; de l'autre, des ſatellites, des exempts, qu'elle lâche enſuite contre les filoux, les eſcrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chaſſeur ameute les chiens contre les renards & les loups.

LES eſpions ont d'autres eſpions à leurs trouſſes qui les ſurveillent, & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accuſent réciproquement, & ſe dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'eſt de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureuſement, quand ils abuſent l'œil du Magiſtrat.

TEL eſt l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme ſoupçonné ou déſigné eſt éclairé de ſi près, que ſes moindres démarches ſont connues, juſqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

LE ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

LES Théſées de la police courent toutes les nuits, pour purger la ville de brigands; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres, ſont enchaînés par l'ordre politique.

IL y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits; on les appelle tous du nom de Mouchards, nom de famille du premier eſpion de la cour de France.

LES hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions; la plupart s'appellent *Monſieur le Baron*, *Monſieur le Comte*, *Monſieur le Marquis*.

IL fut un tems ſous Louis XV où les eſ-

pions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leur cœur ſur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

CES recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

TOUT homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

LE quart des domeſtiques ſervent d'eſpions, & les ſecrets des familles que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

LES Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſé-

parément de ceux de la police, & les ſoudoient; ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les Miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux, mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſemens que la multitude leur envoie; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des Miniſtres: on ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des Princes.

MAIS les ſecrets des cours n'échappent point par les eſpions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens ſur leſquels on n'a aucune défiance; ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible qu'on ne ſauroit découvrir.

CE qui intéreſſe dans les cours & ſur-tout dans la nôtre, c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité répandu ſur les opérations.

ON veut pénétrer ce qui ſe cache; on cher-

che à savoir jusqu'à ce qu'on connoisse; c'est ainsi que la machine la plus ingénieuse ne conserve son plus haut prix, que jusqu'à ce qu'on ait vu les ressorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne se laisse pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choses les plus mystérieuses prennent un caractere de publicité : la langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait soupçonner.

CHAPITRE XLIII.

Le guet.

LA sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet, & de deux ou trois cents Mouchards qui battent le pavé, qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects; c'est pendant la nuit que se font tous les enlévemens de police.

LES falots répandus çà & là, ne laissent pas que d'intimider les brigands; de sorte que les rues ds Paris sont sûres la nuit comme le jour,

à quelques accidens près; accidens inévitables, quand on ſonge à la foule des hommes déſeſpérés qui n'ont plus rien à perdre.

On roſſoit autrefois le guet, & c'étoit même un amuſement que ſe procuroient les jeunes gens de famille & les mouſquetaires; on caſſoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faiſoit tapage dans les mauvais lieux, on enlevoit le ſouper qui ſortoit du four, & l'on claquoit la ſervante; on déchiroit enſuite la robe du Commiſſaire: on a réprimé ces excès avec tant de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux: la jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un Magiſtrat a dit qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle :* il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là; on n'a rien à craindre de l'inſo-

lence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours, & obtient ordinairement prompte juſtice.

PIERRE-LE-CRUEL, qu'on dit avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remontrer un particulier, le battit vigoureuſement ; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le Roi, l'accuſa. Les Magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes : le Roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris, pendant un aſſez long eſpace de tems ; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correſpondance non interrompue entre

le Magistrat & ses préposés, opere la connoissance suivie de tout ce qui se passe, & l'on prévient des désordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications, aboutissent à un centre, où se réunit tout ce qui intéresse la sûreté publique.

Indépendamment de ces soins, les lanternes & réverberes, les différens corps-de-garde distribués; & comme je l'ai déja dit, les falots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne sauroit trop multiplier les précautions, sur-tout à l'entrée des hivers; la machine est bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ses momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris seroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps sans craindre les blessures: on peut y pousser sa carriere aussi loin qu'un moine qui

boit, mange & digere ; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

QUELQUEFOIS les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; on doit réprimer ſecrétement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être reſpecté, juſqu'à ce que les loix aient prononcé ; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE XLIV.

Lieutenant de Police.

UN Lieutenant de Police eſt devenu un Miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom, il a une influence ſecrete & prodigieuſe ; il ſait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien ; parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré, il frappe

ou il sauve, il répand les ténebres ou la lumiere ; son autorité est aussi délicate qu'étendue.

On connoît ses fonctions ; mais on ne sait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire, une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des passions, font des vols, des escroqueries ou des bassesses ; il les enleve à la flétrissure publique ; la honte en réjailliroit sur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, sous ce point de vue, sont bien injustes & bien cruels.

Le libertin est enfermé ou exilé, & ne passe point par la main du bourreau ; ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées, & qu'ils sont corrigés, la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

On fera seulement la remarque qu'il n'y a

guere de pendus que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple, sans famille, sans appui, sans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, sans beaucoup de façons, & sur le simple ordre d'un Commissaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital pour les corriger ; celles qui ont quelqu'argent se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le Juge de police, seul Juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'hôpital*, *à l'hôpital.*

Cette partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet, le secretaire du Lieutenant de Police détermine seul l'emprisonnement & sa durée, plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet, & il est

bien étonnant qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus ; l'opprobre dans lequel ils ſont tombés ne juſtifie pas cette violence ; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le Lieutenant de Police exerce de même un empire deſpotique ſur les Mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leur perſonne.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du Magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits ; mais

bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertissent encore, & qui en sortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils se précipitent ensuite dans les plus grands désordres.

Je le répete, cette partie de notre législation est dans un cahos affreux; elle ressemble presque à celle qui détermine l'enlévement des pauvres; mais on ne songe seulement pas à remédier à ces loix abusives, qui se sont formées sous l'œil des tribunaux légitimes, sans qu'on puisse en connoître la validité, la sanction, ni l'origine.

Il y a des momens où la police se relâche incroyablement, & c'est après quelques accidens célebres qu'elle reprend sa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits scandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & attester l'invigilance des préposés à la sûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les suicides, après la descente & le procès-verbal d'un Commissaire;

Commiſſaire, & l'on fait ſagement : ſi l'on en publioit la liſte, elle feroit effrayante.

Les accidens qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morgue, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe

diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

UNE audience du Lieutenant de Police eſt fort divertiſſante: on lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille; il répond par une phraſe bannale; il prend des placets dans trois anti-chambres; les mains du ſecretaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur*; ce dernier rang eſt promptement expédié.

SI ce Magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe tout ce qu'il fait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes dont lui ſeul eſt à-peu-près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe; il étonneroit tous ſes confreres. Mais ce Magiſtrat eſt comme le grand pénitencier; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits, au même degré que le feroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la friponnerie, les crimes du vice, les

trahisons secretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce Magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance, & au fond il doit posséder ce caractere-là; car il ne doit rien croire d'impossible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens, & sa charge lui commande un doute févere.

CHAPITRE XLV.

Incendies. Pompes.

LES incendies modernes les plus violens, sont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1 Août 1737, & du 30 Décembre 1773. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans ce dernier désastre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a si bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

COMPTONS l'incendie du Pont-au-change, du 26 Janvier 1746. Sept à huit filles, ouvrieres en chapes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maîtresse, jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jeter dans la riviere. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

COMPTONS l'incendie de la foire S. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

COMPTONS les incendies de l'opéra, arrivés dans les années 1763 & 1781, qui nous ont valu une salle plus belle & plus commode.

COMTONS enfin l'incendie du Palais, du 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hasard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu, croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'at-

tention & les ſoins du greffier *Voiſin*, les regiſtres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne, la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui au moindre indice de feu, on peut appeller & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paie plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant, & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du

Colonel de ſortir des caſernes, au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger.

LES ſoldats, munis des uſtenſiles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables; il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, faſſent de grands ravages.

CET établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police, puiſque celle-ci, ſi défectueuſe il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

CHAPITRE XLVI.

Réverberes.

IL n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois huit mille lanternes, avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler,

éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumiere égale, vive & durable.

POURQUOI la parſimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau ? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horiſon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile : quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'HUILE des réverberes eſt une huile de tripes qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'Iſle-des-cignes.

ON fait payer tous les vingt ans aux pro-

prlétaires des maisons une somme assez considérable pour le rachat des boues & lanternes; la taxe surpasse de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années; ce qui en fait une vexation de plus que supporte le bon Parisien.

LES boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment, sont nécessairement noires; mais l'eau qui découle des cuisines les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers, par la quantité de soufre & de sel nitreux dont elles sont imprégnées; les taches qu'elles font brûlent l'étoffe.

DES tombereaux enlevent les boues & les immondices; on les verse dans les campagnes voisines; malheur à qui se trouve le voisin de ces dépôts infects. L'enlévement des boues est à l'entreprise & au rabais.

QUAND il a neigé & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre, ce n'est pas alors un petit ou-

vrage que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on feroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne sait pourquoi d'autres sont absolument négligées.

CHAPITRE XLVII.

Enseignes.

LES enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques, au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne & la potence dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

QUAND le vent souffloit, toutes ces enseignes devenues gémissantes, se heurtoient & se choquoient entr'elles; ce qui composoit un carrillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient

la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de carroſſe, un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monſtrueuſes, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appentis groſſiers, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *Monſieur Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriël de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, eſt devenu Miniſtre de la Marine.*

CHAPITRE XLVIII.

Les Halles.

UN coup-d'œil unique est celui que présentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été : on est surpris, enchanté ; c'est une des choses les plus curieuses à voir : Flore & Pomone se donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richesses printannieres revivent dans l'automne, & les trois saisons n'en font plus qu'une.

LES meilleures pêches se trouvent aux environs de Paris ; c'est le soin qu'on donne à leur culture qui les rend excellentes.

UN bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

LE litron des premiers petits pois se vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ;

mais du moins c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent; j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante; c'eſt l'effet du luxe de la table des riches: ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil, preſque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris, dans

de larges hottes, tout ce qui leur convient, les servantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragmens, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin; les poiſſardes font la loi; ſi l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent; auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche le dimanche, preſque jamais de poiſſon, rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher; voilà ſa nourriture habituelle; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas du moins chez eux une ſi maigre chere.

PLUS les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a des pauvres ménages où un cervelas de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-ſaine du cervelas ſe vend ſur le pied de

dix-huit sols la livre; le Prince le plus opulent ne paie point ce qui est servi sur sa table à ce prix-là.

Les Parisiens se sont amusés pendant quelques années des expressions burlesques & des juremens des poissardes; on copioit leur ton: Vadé s'est distingué en ce genre; mais les calambours sont venus, & ont tout anéanti. On ne se souvient plus de Vadé; on ne parle que du Marquis de....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe cassée*; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comtesse-station*.

CHAPITRE XLIX.

Marchés.

Les marchés de Paris sont mal-propres, dégoûtans; c'est un cahos où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle; quelques hangards ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans

les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés ſont impraticables; les emplacemens ſont petits, reſſerrés; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans: les ruiſſeaux qui s'enflent entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

Le bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire entendre: la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles: mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre; il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la capitale: les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe : il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

CHAPITRE L.

Quai de la Vallée.

Hommes délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée : imaginez-vous (l'oſerai-je écrire) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec

la

la bouche de la vesce dans le jabot. Quand on leur coupe le cou, on reprend cette même vesce, à moitié digérée, & la même bouche la resſouffle aux pigeons, qui ne feront tués que le furlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou fufpecte ou morbifique, peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous fera fervie dans de beaux plats d'argent, fouvenez-vous, de grace, de la bouche infame du *quai de la vallée.*

CETTE bouche inconcevable exerce publiquement fon métier fous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

JE vous demande pardon, Lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux aimé offenfer un inftant votre délicateffe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché

au-dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme, avec la date du jour. C'est une merveilleuse chose que la création de ces offices; tout cela est d'institution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice solemnel de la charge de l'officier en titre.

IL faut voir la veille de la S. Martin, des Rois & du mardi gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute, & la provision à la main; on plume le bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil est satisfait, plus encore que l'appétit.

ON ne mange la volaille à bon marché, que quand le Roi est à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris, les grands consommateurs sont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LI.

Tables d'hôte.

LES tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers, mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

LE centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue, épaiſſe & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats, & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

MALHEUR à l'homme lent à mâcher ses morceaux ! placé entre ces avides & lestes cormorans, il jeûnera pendant le repas; en vain il demandera sa vie aux valets qui servent; la table sera nette avant qu'il ait pu se faire servir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut savoir manger, c'est le plus court; car il est impossible de se faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voisins, ont rempli les cavernes profondes de leurs intestins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables; ils font retentir de leurs glapissemens les voûtes enfumées de ces salles à manger, & la confusion dans les sujets & les discours, répond à l'impropriété des expressions & à l'indécence des propos. Ce seroit d'ailleurs un miracle, si l'on sortoit de ce lieu sans avoir attrapé sur ses habits quelques éclaboussures des plats portés en poste par des mains grossieres & maladroites.

IL y a ensuite les gargotes, que l'on appelle

Arches de Noé, où l'on donne à manger pour vingt-deux sols. Là, les personnes peu fortunées prennent régulièrement leurs repas, & puis elles se répandent aux promenades & dans les spectacles, & se vantent d'avoir dîner ailleurs; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais, lorsqu'on n'est pas riche.

CHAPITRE LII.

Cafés.

On compte six à sept cents cafés; c'est le refuge ordinaire des oisifs, & l'asyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les pieces de théatre; on y assigne leur rang & leur valeur; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carriere par les sifflets, deviennent ordinairement satyriques; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

LES cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment, & il y a des chefs de parti qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir : ſouvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours, & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bourraſques.

DANS le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette ; la crédulité pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

TEL homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au lieu de lui offrir ſa table.

IL n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins

où se rassembleroient des gens instruits & aimables, seroit préférable par sa liberté & sa gaieté, à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, est plus mal-faisante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la causticité regnent dans ces sallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeste de toute part : est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse, les liqueurs mal-saines & à l'esprit de vin ; mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a son orateur en chef ; tel dans les fauxbourgs est présidé par un garçon tailleur, ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu soit à-peu-près content ?

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent : elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LIII.

L'homme aux cent ſoixante millions.

J'étois dans un café aſſis à côté d'un Ruſſe, qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée (ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé), il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe, avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inocupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il,.... eh bien, c'eſt le ſoutien de l'Etat & du tréſor royal! ---- Comment? ---- C'eſt lui qui donne au roi de

France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes; avant hier il en a ſigné le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux ſont ſes agens, ſes commis; ils travaillent tous ſous lui & ſous ſon nom: ſon nom remplit la France entiere; il arrête aux barrieres les carroſſes des Princes, ſi bon lui ſemble; il viſite tout ce qu'il veut viſiter; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand Seigneur, comme au ſimple particulier; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus: il a une juriſdiction toute particuliere pour cela, & des Juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au Roi de ſa créance; s'il ne payoit pas, le roi de France ſaiſiroit ſa perſonne pour ſe faire payer; mais il paie très-bien; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine le Royau-

me? C'eſt un conte. Déſabuſez, je vous prie, les Ruſſes, quand vous ſerez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an; il ne dépenſe pas un ſol au-delà: c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſévere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles dans leurs travaux; mais les commis exercent toujours un peu de rapine; ils ſont plus riches que lui, il eſt encore vrai; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas alarmée; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires? Il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*: quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales,

& qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain, à la face de l'Europe, quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

CELUI-CI n'y fit pas ſeulement attention; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'Etat.

CHAPITRE LIV.

Faiſeurs de projets.

ENTREZ dans un autre café: un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé; „ vous ne ſauriez imaginer, Monſieur, l'in„ gratitude du gouvernement à mon égard, „ & combien il eſt aveugle ſur ſes intérêts. „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres „ affaires, je me ſuis enfermé dans mon ca„ binet, méditant, rêvant, calculant; j'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'Etat: enſuite un autre,

„ pour enrichir le Roi & lui aſſurer un revenu
„ de quatre cents millions ; enſuite un autre,
„ pour abattre à jamais l'Angleterre, dont le
„ nom ſeul m'indigne, & pour rendre notre
„ commerce le premier de l'univers, ainſi qu'il
„ appartient à la premiere nation de l'Europe :
„ enſuite un autre, pour nous rendre maîtres
„ des Indes orientales ; enſuite un autre, pour
„ tenir en échec cet Empereur, qui tôt ou
„ tard nous jouera quelque mauvais tour ; car
„ j'ai deviné ſon ardente ambition, & ſa ſecrete
„ haine contre nous. L'évidence de ces utiles
„ projets a frappé tous les Miniſtres, car au-
„ cun d'eux n'a pu me faire la moindre objec-
„ tion ; & *qui ne dit mot, approuve* ; mais
„ voyez leur peu de reconnoiſſance, leur in-
„ gratitude affreuſe ; tandis que tout entier à
„ ces opérations vaſtes, & qui demandent toute
„ l'application du génie, j'étois diſtrait ſur des
„ miſeres domeſtiques, quelques créanciers vi-
„ gilans m'ont tenu en priſon pendant trois
„ années ; & celui qui devoit relever la gloire
„ du nom François, n'a pu rien obtenir des
„ Miniſtres qu'un miſérable ſauf-conduit : ils
„ attendent ma mort pour s'emparer de toutes
„ mes idées ; mais je proteſte d'avance contre

„ ce vol unique ; tout le bien qui se fera d'ici à
„ cent ans, sera mon ouvrage, soyez-en bien
„ sûr ; mais, Monsieur, vous voyez à quoi sert
„ le patriotisme, à mourir inconnu, & le mar-
„ tyr de la patrie „.

Ainsi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économistes & anti-économistes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public ; mais qui malheureusement ont la *tête fêlée*, c'est-à-dire, des vues courtes, qui ne connoissent ni le siecle où ils sont, ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus insupportables que les sots, parce qu'avec des demies & fausses lumieres, ils partent d'un principe impossible, & déraisonnent ensuite conséquemment : l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force physique ; celui-ci n'admet qu'un systême immuable, tandis que la politique est mobile par sa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore si mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne sont que rêves ; c'est que lui, lorsqu'il veut resserrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il estime, & la force d'impulsion, & la force de résis-

tance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puissance physique, il appelle constamment à son secours une force physique.

CHAPITRE LV.

La Douane.

LA douane, sous les ordres de Nicolas Salzard, est un pays peuplé de commis sourds, de porte-faix au visage rouge, au corps enviné, courant sur des ballots confusément épars ; là, un pauvre étranger se perd, ne sait à qui s'adresser : il implore en vain tous ceux qui passent, on ne l'écoute pas ; il est réduit à n'avoir ni bas, ni chemises, pendant huit jours ; il faut qu'il déterre sa valise ou sa malle, ensevelie sous trois à quatre mille caisses, qui portent les unes sur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entassé, pêle-mêle, tout ce qu'on a pu sauver : à peine pourra-t-il la reconnoître ; elle aura changé de physionomie ; elle sera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & sans adresse : il reste de

bout, du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux, avant de tenir son justaucorps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévere, & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que celui de voyager en France! Votre valise est ouverte à la frontiere de chaque province; on la retourne sens-dessus-dessous dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LVI.

Trésor royal.

COMME tout est aujourd'hui dans la main du Roi, c'est-là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impositions, tout écu de six livres doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court espace de cinq ou six ans ; la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuse : c'est un fleuve qui baigne incessamment le pied du trône, & où l'on puise de maniere à le dessécher quelquefois subitement ; là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immense, ce fleuve d'or !

UNE multitude de trésoriers, comme de vastes seaux qui descendent alternativement dans un puits, tirent les sommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maison de ville, pour toutes les dépenses enfin

enfin que le Roi fait dans le royaume par raison ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les grosses sommes qui y sont déposées, fait contraste avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent composer ce prodigieux amas d'especes, lesquelles se fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le bassin du réservoir.

Il est presque toujours à sec, malgré la pompe aspirante & foulante dont le jeu terrible ne sauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude & d'épuisement.

A cette époque, la France est en nage; la sueur lui découle du front: supportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ses forces réelles. Le jeu qui les met en action ne se ralentit pas, je le sais; mais pour me servir d'une expression populaire (car je les aime beaucoup), *ira-t-elle toujours aussi vîte que le violon.*

CHAPITRE LVII.

Rentiers.

On appelle ainsi ceux qui ont accumulé leurs capitaux sur leur tête, ont fait le Roi leur légataire universel, & lui ont vendu leur postérité, à raison de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, cousins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne se marient point, & végetent en attendant leur quartier, & se disant avec volupté chaque matin, qu'ils ne sont pas encore mort. Tous les six mois ils vont signer leur quittance chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils sont en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent sur-le-champ ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce & soutenir l'industrie, va se perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer ; ils sont toujours ouverts pour les em-

prunts ; ils ne se lassent point d'aspirer tout l'or qu'on leur présente.

La soif de l'hydrolique, comme on sait, redouble en buvant : on prend toujours ; on sait que les maladies épidémiques soulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville ; on sait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainsi dire, de concert avec la mort, & que sa faux rapide moissonne dans tel intervalle plus de têtes, que n'en comportent les tables des probabilités, dressées par des calculateurs qui ne sont pas financiers. Les payeurs de rentes savent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs ; & les Princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le Monarque, qui ne chassera jamais les médecins de ses Etats, ainsi que fit jadis le Sénat de Rome.

Mais comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viageres ? Les liens de la parenté rompus, l'oisiveté pensionnée, le célibat autorisé, l'égoïsme triomphant, la dureté réduite en systême & en pratique, voilà les moindres inconvéniens qui en résultent. Un

rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville, & pourvu qu'il ne se ferme point, peut lui importe ce qui l'environne; il est nécessité à raisonner faux toute sa vie, parce qu'il veut que son débiteur possede tout, envahisse tout, afin que sa petite rente par-là même lui soit plus assurée. N'est-ce point cet appas donné trop facilement à l'amour de soi-même, & aux jouissances personnelles & exclusives, qui fait qu'il n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds perdu! amitié, amour, parenté, tendresse, vous êtes aussi à fonds perdu. Neuf, dix pour cent; & *après moi le déluge*: voilà l'axiome meurtrier & triomphant!

Je conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne; on vit moins dans les capitales, c'est un fait constaté par l'expérience; on y suit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures & l'ordre des saisons: l'état des morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront; mais ce n'est qu'en s'éloignant de sa capitale, qu'ils réaliseront le projet de gagner sur lui.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge de ſe marier, eſt innombrable à Paris : elles ont ſigné des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de ſigner un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule ſur l'inévitable miſere des enfans, qui ſeroient iſſus d'un tel nœud.

Un contrat viager iſole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

CHAPITRE LVIII.

De l'habit noir.

Avec un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur ; on eſt ſenſé être en deuil ; &, quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance ; & par-là même il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſ-

ſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demandet des penſions; ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns: il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens: ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe, & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette: *J'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. --- *Comment?* --- *Comment! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche, & je porterai volontiers le deuil de ſa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie

le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe moquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir, des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil : c'eſt alors que les femmes & leurs dimans paroiſſent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LIX.

Les Égrefins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilshommes ; & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie : ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre les noms de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, ſont en chambres garnies : tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore ; mais à la moindre friponnerie, on les démarquiſe au château de bicêtre.

Le moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puiſſant Seigneur* : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; delà l'incroyable facilité de ſe donner des noms & des titres uſurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper ſur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité

de têtes, ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie nobleſſe, que quatre à cinq maiſons, & l'on fait très-ſagement. Car ſi de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne), il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient au nom de leurs aïeux, vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils aient reçu par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dîne à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe; & plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de

rente : il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir ; il entre dans toutes les égliſes ſans dévotion, fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui, eſt aſſidu aux tribunaux ſans avoir de procès ; il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion, ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *Curſum conſummavit.*

UNE loi du grand Amaſis, roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un Magiſtrat de la maniere dont il ſubſiſtoit : ſi cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXI.

Pays Latin.

ON nomme pays latin, le quartier de la rue S. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là, ſont les colleges de l'univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de ſorboniſtes, en ſoutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence néceſſite leur vocation.

QUAND la comédie françoiſe étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui : ce parterre ſavoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudians exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue St. Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſque inſenſibles, & rarement apperçus.

CHAPITRE LXII.

Colleges, &c.

LES colleges & les écoles gratuites de dessin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens sur les arts de pur agrément, pour lesquels souvent ils ne sont pas nés. Cette pernicieuse routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des professions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la société. Ces écoles de dessin ne font que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de scribes qui n'ont que leur plume pour toute ressource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études est très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoissances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils se forment d'eux-mêmes,

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude !

IL y a dix colleges de plein exercice, l'on y emploie ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine, & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

TOUS ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer ; on la reconnoît, même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

LE nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de ſa louve : on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil ; on entaſſoit dans ma mémoire les épîtres familieres de Cicéron ; tandis que d'un autre côté, le

cathéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial; de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome, que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

LES Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de tems pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'ÉTOIS républicain avec tous les défenſeurs de la république; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je raſois Carthage la ſuperbe; je ſuivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années, que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François, & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les républiques, & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire: il eſt ſûr qu'en attendant parler du Sénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton, qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix, il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe trouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur; & c'eſt un Roi abſolu qui paie les Profeſſeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des Rois; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt: il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems

pour ſe familiariſer avec un pays qui n'a ni tributs, ni décemvirs, ni ſénateurs, ni conſuls.

CHAPITRE LXIII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un profeſſeur qui, à la fin d'une année de phyſique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes, on lui enfonce le ſcalpel dans les chairs, malgré ſes hurlemens douloureux, on lui ouvre les entrailles, & le profeſſeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la ſcience ? Et les écoliers ne ſauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, ſans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winflow a des acceſſoires bien repouſſans ; il faut que l'anatomiſte s'aſſocie avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des foſſoyeurs (1),

(1) Notez que les foſſoyeurs n'achete jamais de bois l'hiver ; ils ſe chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raiſon, ils n'ont pas beſoin de dépenſer de l'argent pour avoir des chemiſes.

c'eſt

C'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts, on plie le cadavre en deux; on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte; enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris: il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égoûts, ſoit dans les latrines; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché; en hiver on ne les paie qu'au rabais; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus; il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſci-

ples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

PUISQUE la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent ?

QUI croiroit que les Winſlow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages.

SI un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres ? Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher ; & celui-là

étoit déclaré impur, qui osoit y porter la main.
Que diroit-il en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé, & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nuds & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'HÔTEL-DIEU refuse de livrer des cadavres ; on a recours à l'adresse ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la salpêtriere & de bicêtre. Les corps de ceux qui sont morts en passant les grands remedes, servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéatres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente : le corps humain est aujourd'hui parfaitement connu dans toutes ses parties, & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on sait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor*, *hoc opus* : la patience méchanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui

ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXIV.

La Sorbonne.

ELLE rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures : elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

LA théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténebres, parce qu'elle avoit des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes; mais dans les ſiecles de lumiere, elle a voulu répondre à tout, & delà ſont nés les ſophiſmes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique; elle a voulu tout arranger, comme la légiſlatrice de toutes les idées; & ſes travaux biſarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles; jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus ſuperſtitieux, n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie : c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques ſa-

ges ne fussent venus rectifier ces viles erreurs, & se moquer de sa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce sont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theses & les censures iront leur train. Si tant de gens se font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraisonnent sciemment à un plus haut prix?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'est le mausolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie françoise; deux corps qui pensent aujourd'hui à-peu-près de même, & qui se combattent; le tout pour fixer les regards & pour exister.

LES docteurs Musulmans sont plus raisonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques passages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à justifier ces inepties, ils les rangent au nombre de huit mille

mots qui renferment des fauſſetés ; par ce moyen ils ſe ſauvent de toute diſpute qui tourneroit à leur confuſion ; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendue odieuſe, & les choſes modernes qui l'ont rendue ridicule ; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXV.

Les écrivains des Charniers - Innocens.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens ; plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt-là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecretaire public, comme à un confeſſeur ;

& la boîte où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

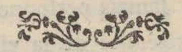
Les placets au Roi & aux Miniſtres, coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écrivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſiduement avec les Miniſtres & les Princes ; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit ; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue : les écrivains des charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

SANS la secrete correspondance des cœurs; qui n'est pas sujette aux vicissitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des squelettes qui sont entassés au-dessus de leurs têtes, dans des greniers surchargés de leur poids. Quand je dis surchargés, ce n'est pas une figure de rhétorique. Ces ossemens accumulés frappent les regards; & c'est au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre; c'est au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuse qui vient offenser l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuses.

LE Régent avoit, pour ainsi dire, composé son serrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent dans sa forme quarrée ce cimetiere vaste & hideux.



CHAPITRE LXVI.

Le fauxbourg St. Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris la plus pauvre, la plus remuante & la plus indifciplinable. Il y a plus d'argent dans une feule maifon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que fe cachent les hommes ruinés, les mifanthropes, les alchymiftes, les maniaques, les rentiers bornés, & auffi quelques fages ftudieux, qui cherchent réellement la folitude, & qui veulent vivre abfolument ignorés & féparés des quartiers bruyans des fpectacles. Jamais perfonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : fi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eft par curiofité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un feul monument à y voir; c'eft un peuple qui n'a aucun

rapport avec les Parisiens, habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de son tombeau, jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les séditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misere obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes reculés de trois siecles, par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics, & une femme mécontente de son mari, plaide sa cause dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voisins, & récite la confession scandaleuse de *son homme* : les discussions de toute nature finissent par de grands coups de poings ; & le soir on est raccommodé, quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

LA, tel homme enfoncé dans un galetas, se dérobe à la police & aux cent yeux de ses argus, à-peu-près comme un insecte imperceptible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

UNE famille entiere occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus, & tous les trois mois les habitans changent de trou, parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. Ils errent ainsi, & promenent leurs misérables meubles d'asyle en asyle : on ne voit point de souliers dans ces demeures; on n'entend le long des escaliers que le bruit des sabots. Les enfans y sont nuds & couchent pêle-mêle.

C'EST ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ses nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'etourdisse sur ses maux : c'est lui sur-tout qui remplit le fameux *sallon des gueux*. Là, dansent sans souliers & tournoient sans cesse, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, soulevent tant de poussiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus,

UNE rumeur épouvantable & confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce sallon horriblement peuplé, & où dans des plaisirs faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

CE fauxbourg est entiérement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain devant les boutiques de marchands de vin, les tonneaux vuides, & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

IL est dans ce fauxbourg plus méchant, plus inflammable, plus querelleur & plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.



CHAPITRE LXVII.

Le Marais.

Ici vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le marais eſt au quartier brillant du Palais-royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés; les demi-fortunes s'y refugient. Là, ſe voient les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles, & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles: on y appelle les philoſophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots, & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment: tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes mêmes, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde, que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1), pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'amuſement, à l'éternel

(1) Dans ces maiſons, ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais, & ce compte regarde le portier.

occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

Je ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus : souvent au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres, on a beau bâiller & puis prêter l'oreille aux chants des oiseaux, on a beau contempler d'un œil d'envie la porte, on vous fixe malgré vous sur un siege, & l'on vous oblige à filer ennuyeusement des cartes, jusques bien avant dans la nuit; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du soleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Astrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues soirées de l'hiver; je suivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai passer sous mes regards nos bons aïeux, faisant l'amour un peu différemment

ſemment de nous; mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils ſavouroient plus l'amour dans leurs ſoupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiſſances. Avons-nous gagné en abrégeant ?

CHAPITRE LXVIII.

Portrait d'une dévote du Marais.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiſſés, eſt à peine aſſiſe qu'elle a déja tout vu, tout obſervé : elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, ſi vous teniez *pour la bonne cauſe*; elle ſait ſi les femmes qui l'environnent ont du rouge, ſi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeſſionnal : elle reſtera ſilencieuſe, ſi dans le cercle elle apperçoit un profane; elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puiſſe parler ſans expoſer ſes paroles à la dériſion *des impies*; c'eſt ainſi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si sa voisine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup son front muet devient un sermon contre le danger des parures; elle ne répondra que par des monosyllabes séveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaisance sur un petit rabat, & récompensera son attention en lui adressant la parole.

Peu-a-peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle qui attend tous ceux qui n'entendent pas la messe aux capucins du marais.

CHAPITRE LXIX.

On bâtit de tous côtés.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, sont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir: des corps de logis immenses sortent de la terre, comme par

enchantement, & des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtisse est bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majesté.

L'ARCHITECTURE, depuis vingt années seulement, a repris un très-bon style, sur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a ressuscité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maisons est distribué avec une commodité charmante, absolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts presque en même tems, la musique & l'architecture: la peinture n'a point fait les mêmes progrès; la couleur de l'école françoise sera toujours un peu fausse, soit que ce vice appartienne au climat, soit que le ton des maîtres s'oppose à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts se hérissent d'édifices, qui ont

fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élevent vers la chaussée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine qu'on a abbatue. Il étoit question de renverser l'infernale Bastille, mais ce monument odieux en tout sens choque encore nos regards.

Il est écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteste que les fonds manquent. Le Prince de Condé a dépensé douze millions pour son palais Bourbon, & les échafauds du Louvre ont pourri sur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à son incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'église de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il sur nos têtes, ou bien bravera-t-il, sur une base inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte? Il a annoncé le danger, n'est-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous resteroit donc que la majestueuse façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau,

comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne fauroit difconvenir que plufieurs incendies n'aient été utiles à l'embelliffement de la ville.

Quand les défaftres qu'occafione la fureur foudaine des élémens, ne laiffent plus que les traces de leur paffage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil fur les débris fumans; & le pied fur les ruines, médite la reconftruction des monumens difparus; ou plutôt il les conçoit fur des plans nouveaux, & plus majeftueux que ceux qui exiftoient.

Ainsi, par une marche conftante dans la Nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eft fait qu'à la fuite des accidens; & l'on peut dire, c'eft le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme femble attendre le renverfement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main: le courroux des élémens eft le fignal qui l'avertit de fa force & de fa puiffance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies, les masses difformes de la barbarie la plus révoltante, régneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déserte, nous n'avons perdu l'aspect des objets gothiques & de mauvais goût, avec lesquels nous étions familiarisés.

C'EST quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle semble timide & inanimée devant ces antiques masures, que l'habitude superstitieuse respecte, & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de misérables décombres, que pour édifier les monumens les plus superbes.

L'EMBRASEMENT du Palais, qui a été si funeste, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la justice. Dépositaire des annales & des archives de la nation, sanctuaire des loix, siege des assemblées les plus augustes, cet édifice devroit avoir ce caractere de majesté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là sont les

Juges, les défenseurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au physique des objets; & si les Rois ont soin d'étendre autour d'eux une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil; si les prêtres ont appellé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlît en montant les degrés qui le conduiront au tribunal où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les Magistrats qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la

forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.

CHAPITRE LXX.

Ameublemens.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore; on n'est pas au quart de la dépense; arrive le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des sonnettes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel; les antichambres, les escaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

On a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée; un lit superbe qui a l'air d'un trône, une salle à manger ciselée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, sont assurément d'une ostentation puérile. Je sais

qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriste puissamment.

On place ensuite en sentinelle le Suisse, qui repousse ceux qui ne sont ni veloutés, ni dorés. Il est mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation est toute dans l'intérieur des maisons : le Louvre n'est pas achevé, & ne le sera jamais. On a bâti six cents hôtels, dont le dedans semble l'ouvrage des fées; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe aussi recherché; mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand, rien pour le public, rien pour ses plaisirs, ou même pour ses besoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaste & ordonné, des réservoirs, des galeries, des promenades couvertes, des salles de spectacle, dignes des pieces qu'on y représente; n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la santé & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandestin fait toute la jouissance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à son aise, qui n'a ni enfans

ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des Seigneurs qui le regardent à peine; il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE LXXI.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe, ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

ROBINSON CRUSOÉ dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

DANS plusieurs maisons, on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame, assiste à sa toilette, surveille la maison, & dirige au dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, carressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouissent d'une bonne table, & des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

LA femme de chambre leur dit tout ce qui se passe; ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse & des valets.

ENSUITE viennent les précepteurs, qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelqu'importance, on ne les distingue guere des domestiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle est finie, on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les con-

gédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine ? D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme ſupérieur qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'abbés, beaucoup de petits houſſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe; car on ne devroit appeller eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion, tout cela ſe ſouffre; & pourquoi ? Je n'en ſais rien.

Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs; la courtiſanne qui les dénonçoit au Commiſſaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAPITRE LXXII.

Evêques.

Les évêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidance, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil: ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime: mais à quoi ſer-

viroit l'opulence, si elle n'ouvroit à chacun la carriere de ses goûts? Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez sédentaires. On dira, comment le pasteur quitte-t-il son troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun sens; rien n'est d'un poids si leste que la charge pastorale. Les maîtres de la morale n'enseignent point la morale; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & consomment dans l'oisiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le soulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expressions, encore un coup, sont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pousse à la cour & dans les bureaux des Ministres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaisances, & ils tentent de porter sourdement la main à l'administration.

ILS travaillent incessamment derriere la tapisserie, & restent sans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

AINSI le sacerdoce a des occupations purement terrestres, & songe peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apostolique.

DÈS le seizieme siecle, on adressoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du concile de Trente. " Les églises se „ plaignent qu'elles sont destituées de la pré- „ sence de leurs époux, dont plusieurs se com- „ portent mal à leur égard, & plutôt comme „ des voleurs qui ne les voient qu'en passant, „ pour prendre leurs biens & s'en aller, que „ comme des peres & pasteurs qui doivent „ demeurer avec elles pour les nourrir, les „ conduire & les consoler „.

MAIS on a remarqué que les évêques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidance (ce qui forme le petit nombre), avoient une piété minutieuse, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatisme, qu'ils vexoient les habitans de leur diocese, par un zele aveugle & inconsidéré, tandis que les autres non-résidans avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne persécutoient

personne; de ſorte que tout le mal peut-être qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces mêmes.

Ils publient de tems en tems des mandemens, ouvrages de leurs ſecretaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci: *Avez-vous lu mon mandement*, lui dit un évêque? --- *Oui, Monſeigneur; & vous?*

CHAPITRE LXXIII.

Succeſſion des modes.

Pour voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique, & la gravité de leur miniſtere; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier, ont déja diſparu; au troiſieme, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux

cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos prélats peint au sallon, il a des joues couleur de rose, des levres purpurines, des yeux qui vous carressent ; un jeune prélat est presque une beauté.

CHAPITRE LXXIV.

Notaires.

LES notaires sont devenus de véritables protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédens aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils sont intéressés dans tous les prêts un peu considérables ; leurs fortunes sont rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

COURTIERS officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les especes, selon les offres qui se pré-

fentent; ils font devenus précieux au miniftere, parce qu'ils difpofent les particuliers à prêter leur argent au Roi; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

BEAUCOUP plus financiers que jurifconfultes, ils favent fe gliffer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer fans doute à la génération fuivante.

LES Magiftrats font exceffivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux fur-tout de ce qu'ils rétréciffent l'empire de la chicane; avec leurs tranfactions, ils tranchent en effet une foule de difcuffions embrouillées, qui feroient fort avantageufes à la rapine des gens de palais.

LES notaires, fous leur robe, forment un corps féparé & étranger à la robe, qui en général les détefte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité fur les dépôts, font parfaitement mifes en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander & de faire son prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devroit être très-soigneusement examinée, à raison de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on est forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oublìant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *bâtards*, *athées* & *eunuques*; bâtards, ils n'auroient pas de parens; athées, ils n'iroient pas à la messe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui

enfermera ſon enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied ſur le pavé, on fait ſortir un régiment de clercs.

LES moindres places ſont avidement courues ; plus de quatre mille jeunes gens aſpirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hauſſer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années ; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amaſſé de quoi jouir, & la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

QUAND un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

LES notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui ils l'emprunte à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainſi tous leurs actes : *par-devant les conſeillers-notaires*, &c. ; & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere ; ainſi, un ſeul homme atteſte un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met enſuite *deniers nombrés & délivrés*, c'eſt le plus ſouvent une fiction ; *fait & ſigné en l'étude*, autre fiction. La plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

CHAPITRE LXXV.

Échevins.

Un bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient échevin ; il eſt raſſaſié d'honneur, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

La fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtiſans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance, & les échevins, ne different que par des nuances ; au fond, c'eſt la fatuité en préſence de

leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les festins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale est nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du Roi, les échevins, ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce sont des fantômes du côté du pouvoir. Tout est entre les mains de la police, jusqu'à l'approvisionnement de la ville ; de sorte qu'elle n'a plus, dans ses propres & anciens magistrats municipaux, le principe de sa sûreté, & le gage de sa subsistance ; perte immense, & à laquelle le Parisien ne songe seulement pas.

L'HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir sur l'approvisionnement d'une ville où l'on consomme dans un jour, ce que d'autres villes consomment en une année ; d'une ville environnée de villes du troisieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Parisien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la subsistance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & sans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privileges ; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville, est devenu, pour ainsi dire, un objet de dérision, tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus, que sous le rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

Quelle distance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres ! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carrosses, une suite de valets loués pour porter sa livrée, & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des pieces de douze sols. Le lendemain de cette vaine représentation, il entre dans la nullité la plus absolue.

Le prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'est guere connu que par l'exercice de cette imposition, tout à la fois mesquine, onéreuse & avilissante.

Le procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un savetier qui fait serment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'Etat*; & le savetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du Roi, pour la peine qu'il a prise d'écouter son serment.

Les échevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-dessous du nom des Rois régnans, sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le Monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de

Paris en *Badaudois* ; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître ſon nom & ſa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la nobleſſe ; on s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date : mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le tems amene, faire entendre comme autrefois, une voix patriotique ; mais un *ſecretaire du Roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE LXXVI.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat : celui-ci écoute froidement ; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école.*

Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette in-différence où le tient un cas vraiment pro-blématique. Le conſultant tire une bourſe, alors l'équilibre ceſſe dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres. Sa volonté eſt toute en-tiere de votre bord; il apperçoit une vérité in-conteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois, & s'enrhumer dix fois; il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec in-différence.

TEL eſt l'avocat de Paris; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent: celui qui l'aborde le premier, dé-termine la ſérie de ſes raiſonnemens, & com-mande à ſon éloquence.

UNE légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres, & un profeſſeur de l'univerſité.

EN général, tous les corps en France ſont en arriere de leur ſiecle. Le corps des avocats mérite, plus que tout autre, ce reproche: ils

tiennent à des formules bisarres ; & ce corps qui se dit libre, est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles sans idées, vont étouffer votre timide objection.

LES avocats de Paris sont ennemis nés des gens de lettres ; parce que ceux-ci, plus philosophes, remontent aux principes, & tendent à simplifier toutes les questions ; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

COMME en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils sont de trop parler, & sur-tout de parler à vuide, on les a vus très-jaloux des plumes un peu distinguées, & ils l'ont fait sentir à M. Linguet.

JE voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont dévorés entr'eux d'une jalousie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains se battent pour la gloire ; les avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

RAREMENT ſavent-ils imprimer à leur cauſe cet intérêt qui détermine l'attention générale; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile, dans des cauſes vulgaires ou obſcures: en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

LES factums d'avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres: on ne fait plus d'attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

ILS ont occaſioné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talens, l'abſoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables; mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve. L'homme

paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus longtems la voix du ſeul orateur que le barreau poſſédoit; & ſon excluſion, ſa radiation, ſeront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes, font que l'avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'ils ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie; eh bien! il ſera obligé d'avoir ſon avocat & ſon procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres Parlemens.

CHAPITRE LXXVII.

Banquiers.

Les viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus

d'un demi-ſiecle, les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France ; il font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des Etats en un tour de main ?

C'EST un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge ; mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

IL y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près ſemblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres ; mais ce n'eſt pas la richeſſe

du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du Monarque; il englobe tout, & repréſente tout.

C'EST à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui, bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi! faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main?

LA politique, qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond, de calculer les événemens futurs; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt en lui-même n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aspirer des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les ſuccès mêmes peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c., &c., &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, *que la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu.*

Comment

Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY, économe févere, embraffant l'avenir, comme le préfent, ne faifoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le befoin d'emprunter comme un befoin dangereux, & l'opulence qui en réfultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le fiffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui fuccéderent, brouillerent tout fon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne font pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de fatyrique; c'eft au tems à prouver fi la banque feroit devenue par hafard la fauvegarde de l'Etat, & le principe réel de fes forces. En fait d'adminiftration, les moyens les plus décriés par les fimples fpéculateurs, peuvent, à l'appui des circonftances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraffons le doute ; car il feroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tien-

nent le gouvernail ; laiſſons leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déja fort avancée ; & puiſſent-ils nous conduire à bon port !

CHAPITRE LXXVIII.

Médecins.

SI Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes médecins : où ſont-ils les *Guenaud*, montés ſur une mule ? Où ſont MM. *Purgon* & *Diafoirus* ? Au lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre choſe que de la médecine, ſouvent étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la ſanté ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance ; il diſtribue des paroles

consolantes, part, plaisante encore sur l'escalier ; & dans la nuit même, la mort emporte son malade.

QUAND un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas ; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient inconsolable ; & pendant quinze jours, il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passez-moi l'émétique, je vous passerai le séné, a dit le bon Moliere : telle est encore de nos jours, la politique des membres de la faculté.

UN certain nombre de médecins se sont partagés, pour ainsi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme son confrere tombera dans le même cas, la faute homicide est passée sous silence, palliée, justifiée même ; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver ; mais qui, *par esprit de*

corps, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

LES complices diſcrets retrouvent en tems & lieu la même condeſcendance ; ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede ; mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrement dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir ? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art ? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger.

C'EST qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout à la fois obſcure & lucrative : faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

LA ſéparation qu'ils ont établie entre celui

qui écrit l'ordonnance, & celui qui compose le remede, est déja un préjugé bien défavorable pour la guérison ; ils se refusent de même à l'analyse chymique des médicamens ; & n'ayant aucune idée nette sur l'étrange composition & décomposition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en usage ces poisons terribles, qui sortent de la boutique des apothicaires ; de sorte que le malade a deux fléaux à combattre ; l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine est donc de nos jours un charlatanisme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent sentent le vuide, l'incertitude & la confusion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlatanisme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre siecle les préjugés & les erreurs des siecles les plus barbares. Tandis que la physique a fait des progrès qui ne lui sont pas dus, elle semble se complaire dans les ténebres épaisses de ses vieilles formules, & craindre les traits de lumiere, qui décomposeroient tout-à-coup,

ce fantôme qui en impose à la crédulité humaine.

Les médecins, grace à Moliere & à d'autres écrivains, ennemis de ces imposteurs fourrés, ont reçu tant de sarcasmes, qu'ils ont renoncé enfin à la coutume de saigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faisoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiser sur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à suivre la méthode d'Hypocrate, qui ne prescrivoit presque aucun remede, mais étudioit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ses ressources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils se consument en systêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guérissant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi solemnel que leur a porté le docteur *Mesmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le silence, sur les opérations inconnues de leur adversaire, & d'attendre du tems, ce

qu'il doit prononcer à cet égard. Mais quelle que ſoit l'iſſue, ils auront toujours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit; & lorſque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoit modeſtement; *j'ai vu, examinons: nous ne ſavons rien, point de précipitation: rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de merveilleux: je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement

contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos santés & à nos vies. Quoi de plus funeste ?

CHAPITRE LXXIX.

Société royale de médecine.

La faculté de médecine, digne sœur ou digne fille de l'université de Paris, réunie en corps depuis tant de siecles, n'avoit rien fait, & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune observation, ne lioit aucune correspondance avec les médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui se passoit hors de son sein. Enveloppés stupidement dans leurs antiques usages, livrés à un égoïsme fatal, ses membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & se refusoient à un régime plus utile à l'humanité, lorsqu'il plut au Roi régnant d'établir une *société royale de médecine*, qui embrassoit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse ; &, quand il ne feroit

que jetter un germe d'émulation entre deux corps divisés, il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société, qui ne vient que de naître, est déja précieuse, & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la paresse, l'orgueil hautain, & l'ignorance des médecins de la capitale.

Rien n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais médecin : quand ils sont en foule, jugez de leurs clameurs ! Mais il est tems que l'insuffisance de cette vieille faculté, ainsi que son formulaire meurtrier, soit mis dans tout son jour.

La médecine est l'art le moins avancé, & conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il est bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne se soit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede

dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le médecin, qui ordonne une potion composée de sept à huit sortes d'ingrédiens ? S'il n'est pas le plus insensible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il administre ? Quoi ! parce que la terre ensevelit ses fautes, il se croira quitte envers la société & envers sa conscience ! Faisant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les médecins ont décidé, & pour cause, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe scholastique, seroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas*; ainsi, ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance,

& à distribuer les vieux poisons de la pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renversera les temples du vieil Esculape, qui brisera la lancette dangereuse du chirurgien, qui fermera la boutique des apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, escortée de drogues, de jeûnes, de dietes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puisque l'ancienne tue & dépeuple?

LE refrain des médecins est de crier au *charlatan*, *à l'empirique*, dès qu'on n'est pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des spécifiques & l'inoculation, doivent leur origine à l'empirisme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ses formules & ses theses.



CHAPITRE LXXX.

Auteurs.

A PARIS ſont ces écrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'eſt Homere.

On met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence ; mais cette indigence eſt honorable, & ceux qui ſe conſervent ſans tache, au milieu

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la fortune : il a fait exploiter un journal à ſon profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

de cet abandon général, font les plus vertueux des hommes.

Les penſions que le gouvernement accorde aux gens de lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peuvent pas dire autant devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs

De prévenir jusqu'aux desirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

AH ! si les gens de lettres riches venoient au secours des gens de lettres pauvres ;...... le beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres ; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

LES gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort ; la composition du soir a beaucoup plus de feu ; mais les spectacles & les dissipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de suivre de grands travaux.

UN défaut assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres ; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste

& ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu; c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter; mais l'homme qui écoute à Paris, eſt un être très-rare.

C'EST par les gens de lettres, que l'eſprit de la capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la cour: le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilioient le peuple en tout ſens; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

ON a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains

ont combattu de toutes leurs forces, les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les cours & non dans les livres. Le crime des gens de lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits, qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont déteſté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les réverberes.* La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels ; ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'Admi-

niſtrateur

niſtrateur inepte & le ridiculiſent ; ils intimident, par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes qui, dans l'ombre, ſe croient à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre iraſcible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'EST par eux enfin, que chaque caractere

eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps ni l'anéantir ; on briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence, pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE LXXXI.

Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs; enfin, métis, quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les mercures & dans les journaux, ou de petits vers innocens, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés, le titre d'*hommes de lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer; mais le public ne s'amuſe pas de leurs *amuſemens*.

LEUR amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des auteurs de profeſſion, parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'UN ſe fait *Comte* au bas d'un Madrigal ; celui-ci, *Marquis* dans un almanach : tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*. Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent tant qu'ils peuvent les ſyllabes de leur nom, & prennent un journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent*; ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier ; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi ſe faire imprimer ? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le Poëte.

ON pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel, & ils

ne parlent que de la fabrique du miel : c'eſt bien pis encore, quand ils ſe donnent les tons de protecteurs ; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre, loueurs impertinens ou cenſeurs téméraires, voilà leur deviſe.

ENSUITE viennent les maîtres journaliſtes, feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentifs ſatyriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie ; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous, & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

AU nom du *goût*, ils mordent ou déchirent ; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

QUAND ils ont démontré le vice d'une pé-

riode, décompofé une hémiftiche, & fouligné quatre à cinq mots, ils fe croient les reftaurateurs de la poéfie & de l'éloquence; ils vont d'une injuftice à une injuftice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieufe. Voués au *journalifme*, ce mêlange abfurde du pédantifme & de la tyrannie, ils ne feront bientôt plus que fatyriques, & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées faines.

Cette tourbe fubalterne donne feule au public ce fcandale renaiffant dont il s'amufe, & qu'il voudroit malignement rejeter fur les gens de lettres honnêtes & filencieux; mais le public fait bien qu'il y a autant de diftance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des Juges affis fur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'infatiable voracité de ce public, pour tout ce qui refpire la critique, la fatyre & la dérifion. Il n'y a des auteurs méchans, que parce qu'ils aiment cette guerre inteftine, & qu'ils s'ennuient de la paix.

CHAPITRE LXXXII.

Secretaires.

CE sont les hommes qui donnent l'esprit aux grands & aux gens en place; esprit assez mal payé, & sans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN avocat général disoit à son secretaire: *Monsieur, faites-moi parler plus long-tems cette année; l'an passé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures*: & le secretaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

CE qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'au bout d'un certain tems, tous ces inspirés croient réellement avoir enfanté les discours qu'ils n'ont fait que réciter.

AINSI les gens de lettres font presque tout. Leur plume sert la judicature, la finance & le ministere; elle trace successivement un plai-

doyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifeste; & tout ce qui va au public, est composé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'est toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE LXXXIII.

Commis.

LES petits commis forment une classe innombrable : ils ne sont pas chers; leurs appointemens sont de huit, douze & quinze cents livres : vous en trouverez trente pour un.

DES commis qui ont douze cents livres d'appointemens, ont des habits de velours & des dentelles; ils jeûnent pour avoir du galon; delà ce proverbe : *habit doré, ventre de son.*

TOUT se fait la plume à la main : dans le plus petit état, il faut savoir écrire & chiffrer : on constate sur un *auguste registre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainsi

que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte ; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive, les commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morgue*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire, pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau, pour réclamer ſa piece curieuſe ; on l'écoute, on le regarde avec étonnement ; il ſe fâche, il s'emporte ; un commis lui conſeille à l'oreille

de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au lieutenant de police, afin de retirer de la *Morgue* le prince ou la princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans, dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens, ſe donnent des airs, & font les importans. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes ; on diroit que cette plume va écrire des choſes merveilleuſes. Si Vaucanſon, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux : leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands commis, qui n'ont rien de com-

mun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces commis qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres, qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée : c'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine, dont les mouvemens nous étonnent, & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle* ; mais n'anticipons point ici ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE LXXXIV.

Maîtres.

IL y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pa-

reſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le maître à danſer vole comme un éclair, dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

CETTE claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui: delà vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'EST un ſpectacle aſſez plaiſant, que de voir dans le même anti-chambre un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de M. le Marquis. Entrez dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier: le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le Valet-de-chambre qui ſourit, fait mieux qu'eux tous, que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui en-

feignera, fi l'on en excepte la marche des jeux & le menuet paffablement.

MAIS un fot opulent, qui a quinze louis à dépenfer par mois, croit bonnement que fon fils va poffféder la mufique, le blafon, la danfe, le deffin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres, qui font accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois : l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura faifi quelques termes à la volée, fe pavanera le refte de fa vie de fon prétendu favoir, n'imaginant pas même qu'on puiffe fe moquer de lui, lorfqu'il fera en état de citer les maîtres fameux qui font venus dans fon hôtel le faluer avec gravité, prendre fon argent, & fe fauver, pour aller ailleurs, vendre à un autre riche, le nom feul des fciences. Eh! que leur faut-il de plus?

PARMI tant de maîtres, on ne s'eft jamais avifé, même en plaifantant, de chercher ou de demander *un maître de morale*; c'eft que tous les hommes croient poffféder cette fcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée; auffi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un

ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale.*

CHAPITRE LXXXV.

Libraires.

LES libraires ſe croient des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

IL n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journaliſtes & l'inexorable public.

COMME cette branche de commerce est à Paris dans la dépendance la plus humiliante, les libraires sont devenus des marchands de papiers noircis : ils chérissent de préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, &c. & quelques académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jetons.

ON emploie à Paris, année commune, environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression; la raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page*, pour se faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute espece, ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint & se dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs (race indestructible), pendant ce tems s'emparent de l'ouvrage, & l'auteur a perdu son salaire, & de plus, ses avances. Voilà l'état de la librairie.

UN libraire de Paris disoit fort naïvement :

Je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte ; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?

CHAPITRE LXXXVI.

Livres.

PRESQUE tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres : il y en a tant ? Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire, & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas : les livres ſont une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne

fait pas trop de livres : ce petit inconvénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs, il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE LXXXVII.

Bouquiniſte.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui ſont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes*.

Au

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années ; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire ; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables ; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie ; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune : les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation, avant que de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres ; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient, ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour, ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable ; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui :* ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau, un livre comme *l'Eſprit des Loix*, ou l'*Emile* : & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les tems paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle : le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyri-

que, que de peser exactement la somme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaise disposition pour le bien juger : l'habitude de ne louer que les talens qui ne sont plus, s'accorde trop avec la paresse, pour qu'elle y renonce.

On ne lit presque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de six cents pages, pour prouver la religion chrétienne ! Un si long plaidoyer est plus assommant que convaincant.

Nos bons aïeux lisoient des romans en seize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs soirées. Ils suivoient avec transport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que sur des écrans.

On ne hait pas la science, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, si l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE LXXXVIII.

Brochures.

IL faut beaucoup de livres, puisqu'il y a beaucoup de lecteurs ; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à sortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout : toute lecture est utile, parce qu'elle exerce l'esprit, & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere*, des *Montesquieu*, des *Boulanger*, des *Buffon*, des *Rousseau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres sont trop substanciels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée : ôtez les livres médiocres, & l'on ne saura bientôt plus lire ni distinguer les bons. Les lettres *fictives* du pape Ganganelli ont eu un succès prodigieux ; toutes les idées qu'elles renferment sont communes ; mais ces idées sont bonnes, claires, facilement exprimées ; la multitude a été enchantée de l'ouvrage, & a dû l'être. C'est toujours un échelon de monté ; & d'après ce succès, que les sots

journalistes n'ont pas assez remarqué, il sera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans (que les gens de lettres, qui font les superbes, jugent frivoles, & qu'ils ne savent point faire (1), sont plus utiles que toutes les histoires. Le cœur humain, vu, analysé, peint sous toutes ses formes, la variété des caracteres & des événemens, tout cela est une source inépuisable de plaisirs & de réflexions : voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on sur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non, il faudra se plonger dans les compositions vastes & intéressantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prevost, dans ceux de l'admirable Rétif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une justice que mes confreres les gens de lettres, soi-disant hommes de goût, lui refusent si injustement. On cherche alors un horison littéraire, étendu, vaste comme l'horison qui nous

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une espece de nom, qui sont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres, leur manque absolument.

environne ; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout seul, & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à suivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux, uniquement occupés de mots, refusent de lire? Faut-il que je ne prenne du plaisir, que d'après leurs décisions? Arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémistiches? Si ma physionomie est différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le seroit-il pas? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de satisfaire tous les goûts? Or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive, naturellement curieuse & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les presses, en créant des censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

MAIS le projet est formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les écrivains de la capitale ; parce que selon l'expression nouvellement accréditée, ce

ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence ; & l'ont veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride, & qui aiguiſe des phraſes, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un écrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détours & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt ; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus copiſtes de la Fontaine, Racine, La Bruyere, Fontenelle, Voltaire, & même de Dorat. O Rétif de la Bretone ! tu ne ſeras apprécié que fort tard ; mais je m'honores de t'offrir ici mon ſuffrage ; duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.



CHAPITRE LXXXIX.

Équilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguiftes, des marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enfuite; & toutes ces mains heureufement deftructives, mettant la Harpe & conforts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la maffe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chafferoit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maifons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompofition, qu'entre la vie & la mort; confolation que j'adreffe à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

ON a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il eft de fait,

que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE XC.

La Courtille.

ON ne sait ici-bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois sols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue jusqu'alors !

SA réputation fut aussi rapide qu'étendue.

Une affluence extraordinaire, rendit ſon cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point ici des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

IL fut queſtion de le faire monter ſur un théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle; mais il ſe rétracta, alléгant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théatre. Il en naquit un procès ; mais Ramponeau triompha, & ſes avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

LA fortune vint à la ſuite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau, & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera ; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

LA réputation du pere Elyſée (depuis prédi-

cateur du Roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même; mais le pere Elysée ne fut pas suivi comme Ramponeau. Le pere Elysée est retombé dans l'obscurité; mais le nom de Ramponeau est vivant; & tant que le peuple aimera à boire du vin à six sols, il se souviendra avec une tendre reconnoissance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'EST à la Courtille que s'agite le dimanche, un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans; & le philosophe, après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs, ne pourra s'empêcher de dire; c'est-là, où la nature gagne, car elle perd avec les classes supérieures; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aisés.

TANDIS que Ramponeau augmentoit en célé-

brité ; celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles*, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès-lors tout parut à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches, les tabatieres étoient de bois brut, les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque tems auparavant étoit tombée de même une grande réputation ; celle du Maréchal de Belle-Isle, grand *paperasseur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV, seroit toute entiere dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (sans parler des autres), fourniroient des observations exactes & curieu-

fes.....; mais nous fommes loin de la Courtille ; rentrons dans notre fujet, malgré la pente qui nous porte inceffamment à nous en écarter.

CHAPITRE XCI.

De différens obfervateurs.

TEL obfervateur fuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieufe, les variations qu'éprouve l'athmofphere, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe fur la terre : un autre tient un regiftre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiffent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

LES obfervations fur la phyfique & la médecine fe multiplient, tandis que le philofophe examine de fon côté, la marche des gouvernemens, leur progrès, les caufes morales & politiques, qui influent fur le bonheur & fur le malheur des peuples ; il obferve les fautes

qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainsi, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet, le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans, une capitale, un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduit à un petit nombre, ils feroient moins: ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit de-

vant des yeux inattentifs & distraits ; mais ils sont ouverts aujourd'hui, & ils guettent incessamment la nature.

Les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent constamment sa vertu de pointer vers les pôles ; connoissance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoissoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles ; puisque sur les pains sortis des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conserve sous le verre, on voit la lettre du Boulanger ou du consommateur ; ainsi ils étoient sur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous serons bien surpris un jour, lorsque des choses de la plus grande simplicité, & qui ont échappé entiérement à nos observations, à nos académies, viendront accroître le trésor de nos connoissances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au siecle de Platon, un philosophe écrivoit : " Je ne puis " m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la

„ circonférence de la terre, qui veulent nous „ persuader que l'océan l'environne de ses „ eaux, & qui assurent que la terre est ronde, „ comme si elle avoit été fabriquée sur le tour„. Il répétoit ces paroles d'après la physique d'Hérodote, & il se moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journaliere suppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La sentinelle, sous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains : avoisiner un objet, n'est pas encore le toucher ; & nous avons sous les yeux des secrets qui ne se dévoileront peut-être qu'aux hommes, auxquels nous accordons le moins d'estime.

IL faut mettre les talens en société, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ses lumieres se réunissent pour être dirigées vers un même but. L'esprit de sagacité n'est ardent que quand plusieurs regards applaudissent à son courage, à ses efforts, à son triomphe.

CHAPITRE

CHAPITRE XCII.

Différence des esprits.

MAIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le systême en ce point nous paroît faux. La finesse, d'un sens, doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne sait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes, parce qu'ils sentent, d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui se voit à Paris : le musicien,

le géometre, le poëte, le peintre, le moraliste, le statuaire, le chymiste, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer ensemble : aussi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils sont dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ ensuite un coursier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & souples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holstein, aux jambes flasques, grossier, pesant, d'une chair molasse; croira-t-on que ces deux animaux sont de la même espece? Comparez deux hommes, que dis-je, deux écrivains, c'est la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre : il médite, & conçoit le systême de la gravitation. Un autre, sans s'embarrasser du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramasse, & la mange : ainsi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le

ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE XCIII.

Qui paie-t-on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité : tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un college enſemble : les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*; les peintres de frivolité ſont les mieux payés de tous, & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phiſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commande la bourſe en main : c'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un : le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

NICOLET a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de sa fortune, est mort à la charité. Nicolet a acheté une terre, & a forcé son pasteur qui lui refusoit l'eau-bénite, de lui présenter le goupillon; & les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux, que des injures & des anathêmes.

QUAND un livre réussit, c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès, & le libraire l'achete toujours, comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en superfluités, ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans, leurs créatures, & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

IL en est un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a *réellement découvert un nouveau monde à nos yeux*

étonnés. On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien! cet artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ses travaux, *Dellebare* qui le surpasse infiniment, reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort, les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, si l'on en considere la structure), se vendront peut-être mille écus; & il n'aura pas joui de son salaire légitime. On honorera sa mémoire, & de son vivant l'auteur n'aura pas été récompensé.

Puisse ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un instrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaisons variées sont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même artiste a préparé les insectes les plus imperceptibles, avec un soin qui excite l'admiration. Puisse cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la

majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE XCIV.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante ; les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée ; il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

LES jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé ; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes excitent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins inhabiles.

CHAPITRE XCV.

Gens d'affaires.

Les solliciteurs de procès, ceux qui les achetent; les intéressés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-sols, les partisans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le masquent le plus souvent du titre *d'avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Rheims, moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier sait lire & écrire. On se moque aujourd'hui de cette science; on a tort: elle n'étoit pas si commune il y a quatre cents ans, il s'en faut; on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre; il n'y a guere sur le globe que la trois-centieme partie du genre-humain qui sache lire, & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.

CHAPITRE XCVI.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huissiers-priseurs, les commissaires, les greffiers, &c., connoissent très-bien la valeur de ce mot, & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bisarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

LA robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures sont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées sans cause : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple suffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui journellement ? On ne revient point de sa surprise, quand on y réfléchit un peu.



CHAPITRE XCVII.

États indéfinissables.

IL y a dans Paris une foule d'états indéfinissables, qui ne tiennent ni à la bourgeoisie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe, & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

LEURS femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari : ceux-ci visitent la bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit est cachée.

LE mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, Monsieur Josse*.

Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'Empereur, l'auguſte Mécene, carreſſoit ſa femme ; mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil, qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE XCVIII.

L'indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon tems lui échappe ; il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée ? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner : le dîner eſt venu ; l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

MÉRITE-T-IL le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme ? . . . . . Mais, que dis-je ? Il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuide.

CHAPITRE XCIX.

Les Élégans.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes* ; c'est-à-dire, de ces hommes qui se faisoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de se faire bannir d'une maison avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule est passé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres* ; mais nous avons l'*élégant.*

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre, son corps ne paroît pas dans un instant, sous je ne sais combien d'attitudes ; son esprit ne s'évapore point dans les complimens à perte d'halcine ; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée ; il sourit au lieu de répondre ; il ne se contemple point dans un miroir ; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille, & la précision de son habillement.

IL ne fait des visites que d'un quart-d'heure.

Il ne se dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Duchesses*, *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il est du grand monde. Il laisse parler les autres; la dérision imperceptible réside sur ses levres; il a l'air de rêver, & il vous écoute: il ne sort pas brusquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart-d'heure après, pour jouer l'homme distrait.

LES femmes, de leur côté, n'épuisent plus les superlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux*, *d'étonnant*, *d'incompréhensible*; elles parlent avec une simplicité affectée, & n'expriment plus sur aucune chose, ni leur admiration, ni leurs transports: les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour, narrées sans réflexion, & les expériences chymiques, fournissent à l'entretien.

L'ACCOMMODAGE des hommes est redevenu très-simple; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets, si justement ridiculisés, ont disparu.

LES femmes, même les bourgeoises, ne disent

plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode, & nous en avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie biſarre & particuliere.

L'esprit eſt toujours commun ; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare ; on raiſonne à perte de vue, mais l'on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile pour un homme de lettres, aujourd'hui, n'eſt pas de parler d'érudition avec les ſavans, de guerre avec les militaires, de chiens & de chevaux avec les Seigneurs ; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des élégans*.

CHAPITRE C.

L'homme décidément superficiel.

C'EST un titre dont il se glorifie & qu'il affiche ; c'est un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces *riens* dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand opéra ont droit, avant toutes les autres spéculations, d'intéresser son esprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations, il ne parle lui, que des comédiens, des farceurs, & des petits vers qui courent ; ce qui est très-nécessaire, toutefois dans certaines maisons, où il doit parler sans rien dire.

C'EST ainsi que l'homme *décidément* superficiel, & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il sait ce qui se passe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les

actrices ; il fait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue ; il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé, qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouemens ſans motifs : il outre la frivolité nationale, mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CI.

Indépendans, Contempteurs.

Les indépendans ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver, battent les remparts, fuient l'opéra & les autres ſpectacles, peuplent les tré-

teaux, laiſſent-là les femmes de qualité, font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les contempteurs du genre-humain*, mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable, pour les écouter long-tems.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit, qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant qu'aucun homme, aucun livre ne les contente; ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux*: mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

QUELQUEFOIS

QUELQUEFOIS cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon ; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs, & le plus ſouvent ils n'ont (tout bien conſidéré) que de l'eſprit & de la politique.

CHAPITRE CII.

Nouvelliſtes.

UN groupe de nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler les armées du nord au midi.

CHACUN affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément d'une maniere bruſque, tout ce qu'on a débité ; & le vainqueur du matin ſe trouve battu à platte couture à ſept heures du ſoir ; mais le lendemain, au réveil des nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon Héros une pleine

victoire. Tous les jeux sanglans de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive & imbécille, & servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le caractere que les forces, & la situation politique de la nation angloise.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les sallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France*; & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit aucune autre gazette, & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguer l'Angleterre : il affirmera que si l'on ne fait pas un descente à Lon-

ẟres, c'eſt qu'on ne le veut pas, & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe : il faut écouter toutes ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets ; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits ; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſiduement un abbé, grand ennemi des Anglois : cet abbé l'enchantoit par ſes récits véhémens ; il avoit toujours à la bouche cette formule, *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres ; bagatelle.*

LE bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes*. Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament: *Je laiſſe à Monſieur l'abbé trente mille hommes, douze cents livres de rente; je ne le connois pas ſous un autre nom; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes ſouverains, ſeroient bientôt détruits.*

SUR la dépoſition de pluſieurs témoins, qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains; le legs lui fut délivré.

S'IL étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris dans le cours d'un ſeul jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CIII.

Sort d'un bourgeois.

CEPENDANT un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes, qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſque égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les Monarques.

AINSI, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année les cours de leurs folles dépen-

ſes, il y auroit la moitié de la capitale qui, tout-à-coup, ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elles ne produit point, que les contrées mêmes qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de ſenſualités & de frivolités, immolent des générations entieres à un luxe fou & cruel.

CHAPITRE CIV.

Les Lorgneurs.

Paris eſt plein de ces lorgneurs impitoyables qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés: cette coutume ne paſſe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pouvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades; mais ſi l'on s'aviſoit

de les regarder auſſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui, à la longue, acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps, encore plus que la phyſionomie.

Un peintre, un poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure: il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *La Tour*, peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit: *Ils croient que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage; mais je deſcends*

au fond d'eux-mêmes à leur insu, & *je les remporte tout entiers.*

UNE femme d'esprit apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit : *Il est bien hardi, ce coquin-là ; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse ; mais j'abhore trop la satyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CV.

Palais-royal.

O QUE M. Lavater, docteur allemand, qui a tant écrit sur la science de la physionomie, n'est-il au Palais-royal le vendredi, pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs !

IL verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'est ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvriroit-il pas un mélange d'astuce, de finesse, de présomption, de suffi-

ſance & de *hauteur* : il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes, & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

La, ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur, avec toute ſa ſcience : car ces notions dépendent des nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir ; mais il faut les étudier ſur les lieux ; or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

Poursuivons : là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amans ; on les caractériſe d'un mot, on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards, avec un abandon qui laiſſe

toujours aux femmes *le dernier* : un peintre auroit tout le tems de saisir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ; mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insu, & indépendamment de la beauté, la sensibilité, l'honneur, la compassion habituelle, la bienfaisance généreuse, peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises,

qui sont toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame, & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices, coupez-lui un bras, ni l'œil, ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presque impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les passions généreuses ou viles ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits, & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dite à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur* : quel cri de la conscience ! Voyez le fripon, qui baisse les yeux en vous

parlant, & n'ose rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon sujet : je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-royal que M. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CVI.

Du persiflage.

LE persiflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entiere, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est, par les dehors ordinaires de la politesse.

CE n'est point-là de la bonne plaisanterie.

LA BRUYERE a dit : *Railler heureusement*,

c'eſt créer. Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins ?

Le perſifleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie ; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CVII.

Revendeuſes à la toilette.

Les revendeuſes à la toilettes entrent partout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des

ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidélement.

Il faut qu'une revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point; & néanmoins, une diſcrétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems; & elles ne la doivent pas, en entier, à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi?

CHAPITRE CVIII.

Les Coëffeurs.

Qui connoît le ſieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout *l'art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi ſeul peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit

la tête, & accompagne le front de l'homme; &, comme il faut idolâtrer son talent, pour le pousser loin, il s'extasie devant l'art qui a coupé, tordu, crêpé, façonné, arrangé, papilloté, pommadé, frisé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur; & quel art, même de nos jours, a été fondé en entier?

L'ART de la coëffure est, sans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses *Corneille*, ses *Racine*, ses *Voltaire*; & (ce qui fait ici exception) ces perruquiers ne se sont pas copiés. La perruque, dans son origine, d'un volume exagéré & bisarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de *l'art dramatique*, d'abord pompeusement & ridiculement factice, puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la nature & de la vérité. La grosse & énorme perruque représenteroit *la tragédie bouffie & boursouflée*: une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur, & jusqu'à la racine des

cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cedent à leurs modernes rivales.

QUOI qu'il en ſoit, (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) grace à ſon art; d'un petit monſtre féminin, on fait faire aujourd'hui une figure humaine; on lui crée un viſage & un front, par la magie des rapprochemens: & les actrices ne devroient enviſager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence: mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

LE coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie.

coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu, que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir par un fil imperceptible *les grands pantins du ſiecle*. Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. M. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions biſarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion*. C'eſt-là ſur-tout qu'on peut dire: *La loi fait le péché*.



CHAPITRE CIX.

Parures.

Un diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure, rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années, rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents âneſſes qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopatre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes, par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte.

Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse, en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette, & se montrant sur son balcon, le sein découvert, & dans le désordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occasiona une guerre qui, fameuse après trente siecles, retentit encore dans l'Univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge; mais les poëtes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces tems éloignés avec assez de vérité, pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je sais qu'une Bacchante échevelée, le thyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une Marquise coëffée en vergette; je sais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je sais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description

de leur coëffure, de ses accessoires, de ses variations, & de son ensemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux ? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit ? Où plaçoit-on la topaze & la perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la sphere mouvante des modes ?. .... Ah ! je le sens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau ; c'est qu'il est impossible de peindre cet art, le plus vaste, le plus inépuisable, le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à son miroir le dernier coup-d'œil de satisfaction, & puis admirer & se taire.

En effet, si je voulois représenter une *toque*, *accompagnée de deux attentions prodigieuses*, *un bonnet à la Gertrude*, *à la Henri IV*, *un bonnet aux navets*, *un bonnet aux cerises*, *un bonnet à la fanfan*; puis parler *du bonnet artisté*, *des sentimens repliés*, *de l'esclavage brisé*, j'aurois beau représenter le *grattoir* diamenté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *physionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu*,

je ne tracerois que des mots, & Homere lui-même avec son génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taisons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple sur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible description.

Au commencement de ce siecle, les femmes portoient sur une belle gorge à découvert, des croix & des petits saint-Esprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui représente la mortification, & le saint-Esprit auteur de toutes bonnes pensées !

La couleur générale au moment que j'écris, est *dos & ventre de puce ;* on a raffolé sur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu sur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *bosquets*, des *ruisseaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chasseur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le ressort

qui les éleve & les abaisse; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes! Des soldats faire du marli!......... Je vais lire cinquante pages d'Ossian, pour écarter & chasser cette déplorable idée.

CHAPITRE CX.

Économie.

OU est l'économie après les dépenses qu'occasionent ces futiles fantaisies? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressemeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressemelés*, il feroit tomber en syncope toutes les femmes de simples commis.

Il y a des maisons de financiers où l'on

paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, M. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faisoit une partie de nous-mêmes*, & l'historien de la nature a semblé ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme sa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule?

On tolere en même tems les dentelles jaunes & fort sales; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétusté, dût la fraude paroître, n'importe, vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs tire de sa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez soudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *mazulipatan*, un *paliakate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

CONNOIT-ON l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelle, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte, l'autre manchette qui n'étoit, hélas ! que de mouſſeline ? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, voilée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CXI.

Les écriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cet époque, la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc ; le tems & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

ON verra à la place de la nouvelle salle de la comédie françoise, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre), comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, sans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'ANNÉE littéraire a fait derniérement une assez bonne plaisanterie, en disant que derriere la nouvelle salle de spectacle, on trouveroit *le cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai, point méchant ! l'auteur des *Barmecides* devroit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse*, on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire *le cul-de-sac du fort aux dames*, *le cul-de-sac des feuillantines*, *le cul-de-sac de Jérusalem*, *le cul-de-sac du petit Jésus*, *le cul-de-sac des quatre vents*, &c.

ON avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu, je ne sais pourquoi, cette utile opération. Quel en feroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile d'aller tout de suite chez M. un Tel, N°. 87, que de trouver M. un Tel au *cordon bleu*, ou *à la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue ; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inscripteurs les numé-

rotassent. En effet, comment soumettre l'hôtel de M. le conseiller, de M. le fermier-général, de Monseigneur l'évêque à un vil numéro, & à quoi serviroit son marbre orgueilleux ? Tous ressemblent à César, aucun ne veut être le second dans Rome : puis une noble porte cochere se trouveroit inscrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien se garder d'établir. Bientôt sur les petites affiches, le convoi d'un fermier qui sera décédé, ne se trouvera plus à côté de celui d'un Marquis son voisin dans la sépulture. L'on fera une petite barre pour les distinguer, & cela a été proposé !

CHAPITRE CXII.

Pensions.

ON a senti le nécessité d'enseigner aux enfans autre chose que la langue latine. Plusieurs pensions où l'éducation est complete, se sont formées sous les auspices des lumieres nouvelles. Cette éducation est purgée de cet alliage pédantesque, qui ailleurs la déshonore. Il étoit

excessivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magistrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus nécessaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des pensions nouvelles, formées sur un plan raisonné, où tous les arts sont admis, où chaque éleve choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées sur la déplorable routine de notre université.

Elle suit encore aveuglément ces futiles & pernicieux usages; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la derniere classe de la société, qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

Les petites pensions de l'université offrent un aspect ridicule & hideux: la nourriture morale y est encore au-dessous de la nourriture physique: là, se trouvent de malheureux précepteurs, dits *gascheux*, dont l'indigence extrême ne sauroit même atteindre à l'extérieur

d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur, point de poudre, la figure have & famélique.

CES latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon ; les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande, les ſervantes les rebutent ; des écoliers qui les voient mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

POINT de loiſir ; ils n'ont ni congé ni vacance ; ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigues ; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin : les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triste emploi, pour avoir le courage d'embrasser ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant !

CHAPITRE CXIII.

Domestiques, Laquais.

Cette armée de domestiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, est bien la masse de corruption la plus dangereuse qui pût entrer dans une ville, où les débordemens sans nombre qui en naissent, & qui ne vont qu'en s'accroissant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque désastre presque inévitable.

On croit l'État très-puissant, quand on envisage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours; mais que d'hommes avilis! Quand on en voit un groupe dans une anti-chambre, il faut songer qu'il s'est

formé un vuide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris, forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

DANS telle maiſon de fermier-général, vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monſieur & Madame dans leur magnifique hôtel, & prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idees & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe, ce nombreux domeſtique, enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie), ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente, croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main, & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance*. Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe

croit

étoit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altiere, & il poussé la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable & sotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de Georges Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes sensés de cette étrange folie? Comment peuvent-ils consentir à enrichir une famille, riche en syllabes, pour en être tyrannisés ou méprisés?

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de son maître, quand il est avec d'autres laquais; il prend aussi ses mœurs, son geste, ses manieres: il porte la montre d'or, des dentelles; il est impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'est le confident de *Monsieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'est son proxénete, quand il a une fantaisie; c'est le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer son maître d'embarras.

Il est passé en proverbe, que les laquais les plus grands & les plus insolens sont les meilleurs.

Enfin, un laquais du dernier ton porte deux

montres comme son maître, & cette insigne folie ne scandalise plus qu'un misanthrope.

CHAPITRE CXIV.

Les marchandes de modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des pouffes, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie, fait à son auteur un nom célebre. Les femmes ont un respect profond & senti, pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

LA dépense des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes, & il a besoin de ressources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le boucher & le boulanger.

C'EST de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'Univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles; enfin, le *prototype inspirateur*, passe de Paris à Londres tous les mois, & va delà répandre ses graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi, il pénetre à Constantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main françoise, se répete chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré.

TOUT cela est bien fou! Mais l'usage, le sceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout: il n'y a point de réponse à ces mots; *on dit*, *on fait*, *on pense*, *on s'habille ainsi.*

LES modes sont une branche de commerce très-étendu. Il n'est que le génie fécond des françois, pour rajeunir d'une maniere neuve les choses les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous disputer cette incontestable supériorité.

CES amusemens de l'opulence enrichissent

une foule d'ouvrieres; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoise veut imiter la Marquise & la Duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade, sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du notaire étoit mise ainsi: on n'ira point le lendemain souper en ville, si l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris sur la part des enfans; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'AI connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle, tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & delà se fait jour jusques dans l'intérieur du serrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuse boutique, & il a vu de ses propres yeux, & il a touché; & en touchant, il sembloit douter encore, tant cela lui paroissoit vraiment incroyable.

AJOUTONS ce que dit Montesquieu dans ses

Lettres persannes : " Une femme s'est mise dans
„ la tête qu'elle devoit paroître à une assem-
„ blée avec une certaine parure ; il faut que
„ dès ce moment cinquante artisans ne dor-
„ ment plus, & n'aient plus le loisir de boire
„ & de manger. Elle commande, & elle est
„ obéie plus promptement que ne seroit le roi
„ de Perse, parce que l'intérêt est le plus grand
„ Monarque de la terre „.

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs singularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire, pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ses couleurs avant qu'il soit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il est possible, la physionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle est déja loin de moi.

CHAPITRE CXV.

Maîtres d'agrémens.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre surprise, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ses principes, & ne marche point au hasard, comme sur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires sérieuses en bagatelles.

CES maîtres les instruisent à sourire devant un miroir avec finesse, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec subtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leurs enseignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter sans les copier, à montrer les dents sans grimace; & tel s'enferme avec son maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choses importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord

que ses breloques, par un joli frémissement, annoncent son arrivée.

La coëffure est encore une chose essentielle. On sait le nom & la demeure des coëffeuses & des coëffeurs, qui se distinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de supériorité sur toute tête mal coëffée.

Quel est cet homme-là, dit telle femme, du personnage le plus capable d'éclairer son siecle & sa nation? Et pourquoi ce ton dédaigneux? Parce qu'il est mal frisé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne se mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent, que quand leurs chevaux retardent de deux minutes; alors la fureur leur coupe la parole.

On les instruit ensuite à savoir se mettre en chenil, & les variations du haut-de-chausse, de la cravate & du pantalon. C'est ainsi qu'ils courent le matin, c'est-à-dire, à midi, en allant visiter les femmes, en leur demandant

d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets?* Quand on boude, on garde cet habillement le soir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne soupe point en ville.

On peut ranger dans la classe des maîtres qui enseignent toutes ces belles choses, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il est affectueux, joli, agréable conteur, demi-caustique, n'a pas besoin de savoir guérir, pourvu qu'il fasse exactement des visites.

On manqueroit à tous ces documens, si l'on ne se montroit passionnément épris de la moindre nouveauté: les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur; un nouveau roman, un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de se friser, voilà ce qui bouleverse tous les esprits: l'enthousiasme gagne & se communique en un instant; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme, il y a six mois, n'avoit ni ame, ni sentiment; il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le persiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les disciples, que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence, le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature se soit plue à former; mais il faut qu'il reste dans cette société : s'il entre chez un homme uni & sensé, on ne peut le voir sans rire, on ne peut l'entendre raisonner sans hausser les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CXVI.

Les bijoux.

Apprenez encore, M. le Russe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes; & il y a si long-tems que vous devriez le savoir! On a des boîtes pour chaque saison. Celle d'hiver est lourde, celle d'été est légere. On a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîtes tous les jours : c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'histoire

naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux est immense; c'est parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magasins de bijouteries, qui le disputent aux boutiques des jouailliers; ils sont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richesses. O honte!

CHAPITRE CXVII.

De la mode.

Il ne faut que les *fesses d'un singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de ministres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens, les usages, les esprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple; figurez-vous les femmes austeres, tristes & prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces & faciles, les principes de la veille absolu-

ment effacés, les opinions contraires se succedant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du philosophe le spectacle de la mode.

CENT ans ne sont pour lui qu'un jour, & il trouve la race humaine aussi singuliere de changer d'avis deux fois dans un siecle, que s'il voyoit un particulier démentir son assertion une heure après l'avoir exposée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légere teinture de l'instabilité des idées humaines; & considérant les variations infinies de l'espece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

QUAND une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode, ils la respectent, ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

LE sage peut très-bien s'exempter d'adop-

ter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand ſous Henri II on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne ainſi que les *concetti*, les *énigmes & le burleſque* : puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembourgs*, les *charades* ont eu leur tour ; enfin, *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville* qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelque envie de s'agiter pour la

quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *curcubite*, de parler de *l'eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moïſe, on a traité ſes *époques de la nature* comme un ingénieux roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris de fixer l'admiration publique, que de la faire naître ; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit, & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

CHAPITRE CXVIII.

Remarques.

LA mode, dans les grandes maiſons, eſt de dîner ſon épée au côté ; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas ; mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

QUAND on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes : on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé ; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

ON éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids ; on a pris la cou-

tume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

QUAND il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts; le petit jour commence à onze heures ſonnant.

QUELQUES femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

LA maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

POUR être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

CE qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes: rien de moins commun qu'un officier non pas honnête, mais modeſte.

Un colonel dit qu'il est venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des soldats : l'usage a tellement prévalu, qu'on ne se sert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de souliers ressemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à son coureur, & il disoit : *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de son avancement.

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émoussé. Souvent le maître de la maison, au milieu d'une table délicieusement servie, boit tristement du lait.

Des jus & des coulis, voilà la cuisine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, sont devenus jaloux d'avoir une belle figure ; & ils sont

ſont tout pour ne pas paroître laid. Ils ſe coëffent plus ſimplement, & mieux qu'il y a quinze ans.

POINT de maiſons aſſez riches à Paris, pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne & le finance ſoupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités ; & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

LES riches ont de l'argent pour les ſuperfluités, & ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

ON donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualités, & les vieilles tiennent le tripot.

NOS jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montagne & Monteſquieu*, mais les volumes en ſont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

TOUT ſe fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures ; on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection en place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à St. Sulpice, que de vivre en province.

DIVIN, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu, que d'analyſer les arts que de pur ſentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue

une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive*, & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui: ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers, mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'est la manie des grands, de regarder ceux qui les abordent des pieds à la tête, ce qui s'appelle toiſer. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude

pour le petit maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

MAIS il y a cent mille hommes, ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

LE valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garde-robe, & le ſert à table.

LES tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris, que par-tout ailleurs.

AU banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leurs eſtomacs, & des hommes les imiter, en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

IL n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante

ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

PERSONNE ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

ON recommence à parler de ſon *fief.* Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

CHAPITRE CXIX.

Promenons-nous.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos aïeux; ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé, & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire. Car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les

apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conserva jusqu'au tems de Démétrius de Phalere, c'est-à-dire, l'espace de neuf cents années, le vaisseau que monta Théfée, lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf, de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau, ou si c'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau; on a tant mis de pieces, qu'il ne reste rien de la premiere construction.

Je songe que quand je serois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique jusqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit si fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un instant; car je ne prouverois autre chose, si non que je tire mon origine d'un *Sicambre*, c'est-à-dire, d'un barbare & d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis, en

présence de son armée, lui dit : *Baisse le cou, fier Sicambre.*

Et si le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards, la véritable filiation des généalogies humaines, quel spectacle nouveau & curieux ! Point de Roi qui ne comptât un esclave parmi ses aïeux ; point d'esclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne seroit-il pas ce bourgeois qui se vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de six cents ans de roture de pere en fils ?*

Qui auroit dit au grand Constantin, que les plus brutaux des hommes s'asseieroient un jour sur son trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les puissantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le descendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour la superbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas sur la terre !

Notre premiere origine du moins, est plus

noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauvegarde infame.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité ; je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur ; & quand je vois les cheveux flottans de nos préſidens, conſeillers & jeunes avocats, je me dis, *voilà les Francs !*

J'AIME à me repréſenter cette ville ſuperbe, ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point de bœufs, ſans me dire ; voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert ;

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char, à celui qui conduisoit Louis XVI, le jour de son sacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-diable & Tire-boudin, je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires, & des barques de pêcheurs, l'origine des puissances maritimes.

A mesure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue, j'apperçois aussi la Tour octogone, où l'on faisoit sentinelle contre les Normands, dont les incursions subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets : là, se tint le Tournois où Henri II fut blessé; là se battirent depuis, & se firent justice mutuelle, les infames mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la porte

du nord, ſous Louis-le-Gros, ne rapportoient que 12 francs, c'eſt-à-dire environ 408 livres; & ſi la ville étoit petite alors, elle étoit du moins heureuſe.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les Lettres, & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville, & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire ſous Philippe-le-Bel: ainſi les lettres ont toujours été utiles........ Je gliſſe un peu ſur le pavé, cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre: après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

Si je traverſe la place des Victoires, je me dis: on voloit en plein jour, ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi, qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-gouſſet*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le ſouverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom: & dans cette place des Victoires, qui a ſi long-tems révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher

de me rappeller ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisy, avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Peres, de la pousser sous terre, jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV son maître, *l'homme immortel.*

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie, sans voir le couteau sanglant de Ravaillac sortir fumant de ce cœur généreux qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf; son effigie a réjoui ma vue, presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts, les marchés infects, étroits & sans abords, les rues tortueuses, embarrassées & mal-propres.

Et je vois la Bastille que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi, & que tout

---

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : *Il a de l'aversion pour moi ; eh bien ! je la surmonterai, & je serai son favori.*

ami des loix ne considere point, sans s'indigner & gémir.

C'EST tout auprès, & sur le quai des Célestins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le sage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire, la maison royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monstrueux ne consternoit pas le regard du citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, si cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaisant, & conséquemment sa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non, ses recherches, ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siecle.

QUAND je m'embarques ou que je débarques au port Saint-Landry, il m'est impossible de ne pas me souvenir que le corps d'Isabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de

Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier, qui avoit ordre de le remettre, sans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis: les frais de tels obseques n'étoient pas considérables.

L'ÉGLISE Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

LE palais, jadis séjour des Rois de la troisieme race, incendié il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les Magistats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'ENTRE dans la petite église de Saint-Pierre-

aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du prêtre, en s'écriant : *Quoi ! toujours cette folie ?* Ce jeune homme étoit instruit, entendoit très-bien Homere, Cicéron & Virgile ; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans, mais qui porte sur des carrieres beaucoup plus dangereuses; Saint-Louis la donna aux Chartreux pour exorciser ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de spectres, & lesdites maisons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas, & la place est nette. C'étoit-là que les prédicateurs faisoient la répétition des sermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le spectacle françois : c'étoit le procureur du Roi qui faisoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faisoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

AUX Halles, Charles V, encore Dauphin, harangoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

RUE des Prouvaires : Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'EST à la butte Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette butte Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur la cime.

AU reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui fais bon gré.

RUE de l'Univerſité ; je ſonge aux privileges

de cette Université, tombé en désuétude (1). Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ses écoles, plus de leçons théologiques, scholastiques, plus de sermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des souverains Pontifes régissoient ce corps, chez lequel étoient concentrés toutes les lumieres. Il ne lui reste plus, de cette ancienne & incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi, & se promene dans Paris, tous les trois mois, comme le Monarque des esprits ; c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son rectorat, l'Université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des Rois. L'Université toutefois a donné l'idée des postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent professeurs, pour enseigner un peu de latin & quelques mauvais sophismes : voilà tout ce qu'ils font, & la langue françoise que ces professeurs parlent & écrivent si mal, aucun écolier ne la sait au sortir de leurs écoles.

du recteur, que Jules II menaçoit de jetter un interdit ſur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le ſignal du maſſacre de la Saint-Barthelemi.

La nouvelle égliſe de Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les tems on a demandé à cette Sainte-Bergere la guériſon des Princes & des Rois, ainſi que de la pluie dans la ſéchereſſe, & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle ſubſiſtera long-tems.

Dans l'ancienne égliſe, j'ai baiſé pour mon compte la châſſe découverte de la Sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit, & je me ſouviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas; car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je me

dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'architecture ; car malgré tout ſon orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'inſtar d'un ſouverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perrault, quoique médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer.

Ah ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive éminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & delà, ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie ! je le regarde avec reſpect ; c'étoit l'autel où les

les amans du bon vieux tems se juroient & se gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas du Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit, où siégoit Mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, méthaphysiques, &c.; mais la conversation y étoit gracieuse, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des Templiers, & ce ne fut pas-là la seule victime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privileges & leurs possessions, leur ton qui visoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens-

meubles furent confisqués au profit du comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut assassiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

ET quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege, dans le commencement du regne de François I. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là ! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce passage, *c'est la Morgue*; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

QUI croiroit de nos jours que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un

lieu de refuge pour les assassins ? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve........ On ne peut traverser cette place sans faire, malgré soi, des réflexions sur notre jurisprudence criminelle qui, par son imperfection, contraste si honteusement avec les lumieres de notre siecle.

. . . .

QUAND je passe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations, il me revient en mémoire le discours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans son bateau, & ne le connoissant pas, disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *Il y a des impôts sur tout, jusqu'à ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.* --- *Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?* --- *Le Roi est un assez bon homme*, repliqua le batelier, *mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tout-celà : passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Essais sur Paris de Sainte-Foix, Tome III, pag.* 278.

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise qui, manquant de le faire prisonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, & de commencer en sa personne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris, sans doute, une toute autre forme, une combinaison différente; & les historiens-historiographes de France n'auroient pas manqué de..... mais il ne s'agit point ici de cela: passons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CXX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par Saint-Louis pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de six cents

ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le ſiecle des Croiſades. Les idées ſingulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

DANS ce même ſiecle, l'empereur Baudouin ayant beſoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de ſa chapelle, & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de ſon ame, crut faire une excellente acquiſition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté adorable de Jéſus-Chriſt fut percé, une partie de l'éponge qui ſervit à lui donner du vinaige, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira pour une ſomme à-peu-près pareille, la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala ſon ivreſſe extatique, quand il put raſſembler dans une châſſe ces précieuſes conquêtes.

LA nuit du 10 Mai 1575, une main ſacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle déſolation! On mit des gardes aux portes; on

fouilla tout le monde; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique; on ne retrouva point les voleurs ni le vol: on publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

POUR consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix; mais hélas! bien inférieur au premier, en longueur, largeur & grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée: cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

LE chef de Saint-Louis est dans cette église: il appartenoit au trésor de Saint-Denis; mais le roi Philippe-le-Bel obtint du Pape que le chef & une côte de Saint-Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

LE chantre porte au haut de son bâton une

tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de Saint-Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

AINSI l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas!

LA nuit du jeudi au vendredi Saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, sous le nom de possédés, accourent en foule, & font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre; ils grimacent, poussent des hurlemens, & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

ON tolere ce spectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

PLUSIEURS de ces prétendus possédés, qui ne hurlent qu'à minuit précise, au moment que l'on

tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques ; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu en 1777 le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jéſus-Chriſt & de ſa divine Mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'aſſemblée un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, inſulte à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces, tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine), ces blaſphêmes

devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'église, comme abandonné à jamais à l'empire de satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siecle tel que le nôtre!

INSENSÉ ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage! Ceux qui auront été présens, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'ANNÉE suivante, le beau monde se rendit en foule pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche : le diable se tut conséquemment : il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils un

petit blaſphême. Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris dans le dix-huitieme ſiecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CXXI.

L'Égliſe de Sainte-Genevieve.

A DIEU ne plaiſe que je me moque de Sainte-Genevieve, patrone antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la Sainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire en conſéquence de l'eau mal-propre, qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les échevins & le Parlement, & les autres Cours ſouveraines lui demandent bien de la pluie dans la ſéchereſſe, & la guériſon des Princes ! Quand ils agoniſent, on découvre alors la châſſe par degré, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le

danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint ſacrifice de la meſſe, pour ſe proſterner devant la Sainte-Bergere! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres; mais quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions, & la raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel ſavetier meurt d'amour pour Sainte-Genevieve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptés extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts

plus resplendissans, devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs, j'ai entendu des sanglots, des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur, il prie de toutes ses forces: son cœur se fond, s'amollit, se répand; & l'ame du philosophe reste quelquefois seche & aride, même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus sublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la châsse de Sainte-Genevieve, je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'AI vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois qui, au moyen d'une longue & pesante gaule, atteint à la châsse de la Sainte très-exhaussée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la châsse, redescendirent; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la châsse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule: pour

cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jetter son argent dans un tronc voisin; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures, & elle disoit, en s'en allant: *Elles ont bien touché à la châsse, je m'en vante!*

CURIEUX ensuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voisines, je m'approchai, & je lus:

ON recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs, & prête à succomber.

ON recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaise compagnie & qui découche.

ON recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres *filosopiques*.

ON bâtit une magnifique église pour placer

cette châsse sous une superbe coupole. Les curieux iront visiter l'architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années; mais Saint-Sulpice n'est pas encore achevé.

CHAPITRE CXXII.

Noviciat des Jésuites.

O CHANGEMENT! ô instabilité des choses humaines! qui l'eût dit! que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-fer, au noviciat des Jésuites, dans les mêmes salles où ils argumentoient en théologie; que le *grand orient* succéderoit *à la compagnie de Jésus*; que la *loge* philosophique *des nœuf sœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola; que M. de Voltaire y seroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux:

Qu'au seul nom de l'illustre Frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui:
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que

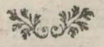
Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François-Xavier.

O renverſement! Le vénérable aſſis à la place du Pere Griffet, les myſteres maçoniques remplaçant...... je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition. Car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque tems, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante, mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O Jéſuites! auriez-vous deviné tout cela?

quand votre Pere la Chaiſe (1) enveloppoit ſon auguſte pénitent dans les menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide ! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers dont ſa majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue, eſt très-vraie.



CHAPITRE CXXIII.

Pilier des halles.

SOUS les piliers des halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

QUAND vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il eſt vert ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

DES courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, jusqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers

QUELQUEFOIS ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils se font un passe-tems de ce jeu indécent : on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence; mais ils sont incorrigibles.

VOUS y trouvez aussi de quoi meubler une maison, de la cave au grenier; lits, armoires, chaises, tables, secretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

LES petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter *bonnets*, *robes*, *casaquins*, *draps*, &

jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes & autres effets volés. On les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter : il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

ON diroit que cette foire seroit la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* sont épars, & forment des tas où l'ont peut choisir. Ici, c'est la robe de la présidente défunte, que la procureuse achete : là, la grisette se coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une Marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemises.

L'ACHETEUSE ne sait & ne s'embarrasse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dansoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout semble purifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

COMME ce sont des femmes qui vendent &

qui achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement ; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CXXIV.

Rue Tirechappe.

Sortant des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi, me demandera-t-on ? Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & sous toutes les formes possibles; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil est sûr, il sait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit, & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure: il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse! quelle précision! Le tailleur se tait, admire; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés; on ne sait où couche toute la maison: les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi: & quand on veut vérifier la

couleur d'un chiffon, on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple juif est riche; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroitroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CXXV.

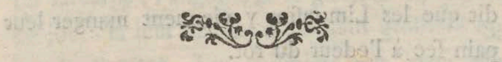
Le Chiffonnier.

JE l'ai prononcé ce mot ignoble! me le pardonnera-t-on? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans sa hotte. Ne détournez point la tête; point d'orgueil, point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précede Montesquieu, Buffon & Rousseau.

Sans son croc, mon ouvrage n'existeroit pas

pour vous, Lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord, mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme.

Toutes ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront ; & malgré la nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier !



CHAPITRE CXXVI.

Rue de la Huchette.

UNE maiſon de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contuſion.

LES Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus àgréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient

la torréfaction. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

CHAPITRE CXXVII.

Le Gros-caillou.

CE lieu peuplé de guinguettes eſt ſur le bord de la riviere, au-deſſous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Pariſiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'eſt un manger délicieux, quand elle n'eſt pas manquée. Les cuiſiniers les plus fameux baiſſent pavillon devant tel marinier, qui ſait mélanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main groſſiere qui manie l'aviron. Les cuiſiniers ont beau être jaloux, ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte: ainſi l'ordonne tout maître friand ou connoiſſeur.

ON a voulu, au commencement de la guerre,

bâtir une frégate au Gros-caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques sur l'océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François..... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas-là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ; *videbimus infrà.*

CHAPITRE CXXIII.

L'île Saint-Louis.

L'ISLE est un quartier enfermé par la riviere, & séparé de la cité. Il semble avoir échappé à la grande corruption de la ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaise vie n'y trouve un domicile: dès qu'on la connoît, on la pousse, on la renvoie plus loin. Les bourgeois se surveillent, les mœurs des particuliers y sont connues: toute fille qui y commet une faute devient l'objet de la censure, & ne se mariera jamais dans le quartier. Rien ne représente mieux une ville de province du troisieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit:

L'habitant du Marais est étranger dans l'Isle.



CHAPITRE CXXIX.

Les j'ai vu, & les je n'ai point vu.

JE n'ai point vu le diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Jansénius, & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement que l'ame du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces abbés qui ergotoient en grands théologiens, sont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur tems à parcourir les sociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paisible les biens de l'église, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisoit de dire en les voyant; ces Messieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitare, qui grasseyent une chanson, sont tous *simoniaques*, les dames se feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant; puis elles diroient: quoi! quand nous avons conclu avec M. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prieur au teint de roses, nous avons participé à la *simonie*....... Ah! que cela est drôle!

J'ai vu les *convulsionnaires*; & dans quel tems! du vivant de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert: ils faisoient leurs contorsions d'énergumenes, tandis que ces sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de tems avant sa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions, pour en avoir huit; c'est-à-dire, donner quatre cents en obligations, pour avoir cent en argent: mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaisselle à l'hôtel des monnoies; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détresse. On voit

dans une liste imprimée & annexée au Mercure de France, que tel savetier, en généreux citoyen, avoit porté sa tasse d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze sols, pour le soulagement de l'Etat.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleury signer *soixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jésuitique, coupé dans ses racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ses branches souples & obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Russie-Blanche : le roi de Prusse & l'impératrice des Russies les accueillent, quoiqu'ils connoissent très-bien & leur politique & leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Laws* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du sieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faisoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le ***** peupler toutes les

prisons,

pions, non par une méchanceté innée & réfléchie, mais parce que ses créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles se vendoient presque publiquement.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoy ; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile, entre la cour & la magistrature. J'ai vu deux exils du Parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône, que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglans pour la succession de l'Empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises, mal conçues, & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes suspendu ; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, & faire des opérations vraiment cartouchiennes. Qui le croiroit ? Il passa encore pour

un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent : car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui restoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédantesque des économistes & de ses agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération universelle, sans songer au fondement des loix politiques. Leur emphase ridicule, leur style dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les spéculations fausses, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Ministere. Et celui-ci satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'AI vu les Encyclopédistes n'accorder du mérite, des talens & même de l'esprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculisés à leur tour, pour avoir manqué d'esprit, en voulant

dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérament robuste : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* ; & l'autre, pour *obliger* (à ce qu'il paroît) *le Monarque à destituer son ministre, qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes (les premiers venus), lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile !

J'ai vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolumens contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-

adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponse.

ON peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir?

J'AI vu le caractere du Roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

JE ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasar-

derai donc point ici une peinture qui passeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien assemblant les Sénateurs, pour savoir à quelle sauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant surpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choses aussi extraordinaires ,sans y faire beaucoup d'attention, &c., &c., &c.

Mais j'entends soutenir d'un côté, que la France possede assez de numéraire pour toutes ses opérations; & j'entends soutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ses finances au niveau de celles d'Angleterre; que la France a moins de finances que les autres Etats; qu'un Hollandois est cinq fois plus riche qu'un François; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des Etats, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on sauroit par la banque (ajoute-t-on) quel est le fonds de l'espece qui se trouve dans l'Etat : connois-

ſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

VOILA les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre eſt ſolidaire: tous les citoyens de France ſe rendroient-ils, ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même? Tous ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXXX.

Amour du merveilleux.

UN homme à Londres annonce publiquement que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans

une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi sur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun se disoit: il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorsqu'il invite avec éclat tout un public; lorsque les affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse assemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier: *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*; on lui auroit ri au nez: mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'assurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun se disoit secrétement: *on ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable.* Tel est le peuple; il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, &

laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vînt à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans ?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la police, on en faiſoit ſubitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec*

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Cizeaux, trente mille hommes diſoient: *c'eſt un prophete; il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple: il étoit devenu *prophete* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant partir, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

laquelle il voyageroit dans l'air, & les cent mille livres ont été dépoſées chez un notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous ſéduit donc toujours, parce que ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, eſt reçu avec tranſport.

UN *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau ; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique, feront tomber dans le piege juſqu'à celui qui le connoît.

LES convulſionnaires ont fait des tours de forces, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret ; auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les eſprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont quelque choſe de vraiment extraordinaire, quoiqu'on

ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme, & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

Un poëte nommé *Guymon de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes, & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Fin du premier volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

PRÉFACE. Page v
CHAPITRE I. *Coup-d'œil général.* 1
CHAP. II. *Les greniers.* 7
CHAP. III. *Grosseur démesurée de la capitale.* 12
CHAP. IV. *Physionomie de la grande ville.* 15
CHAP. V. *Les carrieres.* 18
CHAP. VI. *Où est le gouvernement?* 20
CHAP. VII. *Patrie du philosophe.* 22
CHAP. VIII. *De la conversation.* 26
CHAP. IX. *La nouvelle Athenes.* 28
CHAP. X. *Jouissances.* 30
CHAP. XI. *Dangers.* 31
CHAP. XII. *Avantages.* 33
CHAP. XIII. *Esprits rafinés.* 34
CHAP. XIV. *Pour qui les arts, hélas!* 35
CHAP. XV. *Au plus pauvre la besace.* 36
CHAP. XVI. *Gaieté.* 39
CHAP. XVII. *Besoins factices.* 41
CHAP. XVIII. *Le bourgeois.* 42
CHAP. XIX. *Population de la capitale.* 49
CHAP. XX. *Voisinage.* 54

CHAPITRE XXI. *Des cheminées.* Page 57
CHAP. XXII. *Crainte fondée.* 59
CHAP. XXIII. *Caractere politique.* 61
CHAP. XXIV. *Mon grand pere.* 63
CHAP. XXV. *Gare! gare!* 64
CHAP. XXVI. *De l'air vicié.* 67
CHAP. XXVII. *Détermination de l'habitude.* 73
CHAP. XXVIII. *Chambres garnies.* 75
CHAP. XXIX. *Fiacres.* 78
CHAP. XXX. *Porteurs d'eau.* 82
CHAP. XXXI. *Le Pont-neuf.* 83
CHAP. XXXII. *Pont-royal.* 90
CHAP. XXXIII. *Charmant coup-d'œil.* 92
CAHP. XXXIV. *Boulevards.* 94
CHAP. XXXV. *Nos grand'meres.* 95
CHAP. XXXVI. *Des grosses fortunes.* 98
CHAP. XXXVII. *Les dîneurs en ville.* 102
CHAP. XXXVIII. *Le Monarque.* 107
CHAP. XXXIX. *Mobilité du gouvernement.* 108
CHAP. XL. *Espions.* 109
CHAP. XLI. *Les colporteurs.* 112
CHAP. XLII. *Hommes de police.* 116
CHAP. XLIII. *Le guet.* 120
CHAP. XLIV. *Lieutenant de police.* 124
CHAP. XLV. *Incendies, pompes.* 131
CHAP. XLVI. *Réverberes.* 134
CHAP. XLVII. *Enseignes.* 137
CHAP. XLVIII. *Les halles.* 139
CHAP. XLIX. *Marchés.* 142
CHAP. L. *Quai de la vallée.* 144
CHAP. LI. *Tables d'hôtes.* 147
CHAP. LII. *Cafés.* 149

CHAPITRE LIII. *L'homme au cent soixante-millions.* Page 152
CHAP. LIV. *Faiseurs de projets.* 155
CHAP. LV. *La douane.* 158
CHAP. LVI. *Trésor royal.* 160
CHAP. LVII. *Rentiers.* 162
CHAP. LVIII. *De l'habit noir.* 165
CHAP. LIX. *Les égrefins.* 167
CHAP. LX. *Batteurs de pavé.* 169
CHAP. LXI. *Pays latin.* 171
CHAP. LXII. *Colleges.* 172
CHAP. LXIII. *Anatomie.* 176
CHAP. LXIV. *La Sorbonne.* 180
CHAP. LXV. *Les écrivains des charniers-innocens.* 183
CHAP. LXVI. *Le fauxbourg Saint-Marcel.* 186
CHAP. LXVII. *Le Marais.* 190
CHAP. LXVIII. *Portrait d'une dévote du Marais.* 193
CHAP. LXIX. *On bâtit de tous côtés.* 194
CHAP. LXX. *Ameublemens.* 200
CHAP. LXXI. *Abbés.* 202
CHAP. LXXII. *Evêques.* 205
CHAP. LXXIII. *Succession des modes.* 208
CHAP. LXXIV. *Notaires.* 209
CHAP. LXXV. *Echevins.* 213
CHAP. LXXVI. *Avocats.* 217
CHAP. LXXVII. *Banquiers.* 221
CHAP. LXXVIII. *Médecins.* 226
CHAP. LXXIX. *Société royale de médecine.* 232
CHAP. LXXX. *Auteurs.* 236
CHAP. LXXXI. *Des demi-auteurs, quarts-d'auteurs, enfin, métis, quartcrons.* 242

CHAPITRE LXXXII. *Secretaires.* Page 246
CHAP. LXXXIII. *Commis.* 247
CHAP. LXXXIV. *Maîtres.* 250
CHAP. LXXXV. *Libraires.* 253
CHAP. LXXXVI. *Livres.* 255
CHAP. LXXXVII. *Bouquinistes.* 256
CHAP. LXXXVIII. *Brochures.* 260
CHAP. LXXXIX. *Equilibre.* 264
CHAP. XC. *La Courtille.* 266
CHAP. XCI. *Des différens observateurs.* 269
CHAP. XCII. *Différences des esprits.* 273
CHAP. XCIII. *Qui paie-t-on?* 275
CHAP. XCIV. *Affaires.* 278
CHAP. XCV. *Gens d'affaires.* 279
CHAP. XCVI. *Vacations.* 280
CHAP. XCVII. *Etats indéfinissables.* 281
CHAP. XCVIII. *L'indolent.* 282
CHAP. XCIX. *Les élégans.* 283
CHAP. C. *L'homme décidément superficiel.* 286
CHAP. CI. *Indépendans contempteurs.* 287
CHAP. CII. *Nouvellistes.* 289
CHAP. CIII. *Sort d'un bourgeois.* 293
CHAP. CIV. *Les lorgneurs.* 294
CHAP. CV. *Palais-royal.* 296
CHAP. CVI. *Du persifflage.* 300
CHAP. CVII. *Revendeuses à la toilette.* 301
CHAP. CVIII. *Les coëffeurs.* 302
CHAP. CIX. *Parures.* 306
CHAP. CX. *Economie.* 310
CHAP. CXI. *Les écriteaux des rues.* 313
CHAP. CXII. *Pensions.* 315
CHAP. CXIII. *Domestiques, laquais.* 318

CHAPITRE CXIV. *Les marchandes de modes.* Page 322
CHAP. CXV. *Maîtres d'agrémens.* 326
CHAP. CXVI. *Les bijoux.* 329
CHAP. CXVII. *De la mode.* 330
CHAP. CXVIII. *Remarques.* 334
CHAP. CXIX. *Promenons-nous.* 341
CHAP. CXX. *La Sainte-Chapelle.* 358
CHAP. CXXI. *L'église de Sainte-Genevieve.* 364
CHAP. CXXII. *Noviciat des Jésuites.* 368
CHAP. CXXIII. *Piliers des halles.* 371
CHAP. CXXIV. *Rue Tire-chappe.* 374
CHAP. CXXV. *Le chiffonnier.* 376
CHAP. CXXVI. *Rue de la Huchette.* 378
CHAP. CXXVII. *Le Gros-Caillou.* 379
CHAP. CXXVIII. *L'île Saint-Louis.* 381
CHAP. CXXIX. *Les j'ai vu.* 382
CHAP. CXXX. *Amour du merveilleux.* 390

Fin de la Table du premier volume.

